

« DE LA FOI VIENT LA MÉTHODE »

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ DE COMMUNION ET LIBÉRATION



fraternita09_fr.indd 1









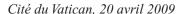
© 2009 Fraternità di Comunione e Liberazione Traduction: Isabelle Rey-Herme et Daniel Jalade

Relecture : Natalie Duméry Mise en page: Ultreya, Milano

Achevé d'imprimer en juillet/août 2009

dans l'imprimerie Accent' Tonic, 45/47 rue de Buzenval 75020 Paris

En couverture : Barna de Sienne, Vocation de saint Pierre, collégiale de San Gimignano (XIVe siècle).



Révérend père Julián Carrón Président de la Fraternité de Communion et Libération

À l'occasion des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème « De la foi vient la méthode », le Souverain Pontife adresse aux nombreux participants son salut cordial et bienveillant, avec l'assurance de Sa proximité spirituelle et, souhaitant que cette rencontre providentielle suscite une fidélité renouvelée au Christ pour toujours et un engagement plus généreux dans l'œuvre d'évangélisation, il invoque une large effusion de faveurs célestes et envoie de tout cœur à vous, aux responsables de la Fraternité et à tous les participants sa bénédiction apostolique spéciale.

Cardinal Tarcisio Bertone, Secrétaire d'État de Sa Sainteté







Vendredi 24 avril, le soir

À l'entrée et à la sortie du salon : Wolfgang Amadeus Mozart, Concerto pour piano et orchestre n° 23 en la majeur, KV 488 Wilhelm Kempff – Ferdinand Leitner – Bamberg Simphony Orchestra Deutsche Grammophon

■ INTRODUCTION

Julián Carrón. Chacun d'entre nous sait les efforts qu'il a faits pour être ici maintenant. Tous ces efforts sont la première expression de notre cri, de notre demande au Christ.

Invoquons l'Esprit Saint, invoquons Son aide pour qu'il porte à accomplissement cette nouvelle tentative de notre part, ce cri qui est le nôtre.

Discendi Santo Spirito

Nous souhaitons la bienvenue à tous, et nous saluons nos amis reliés par satellite : vingt-trois pays en direct et quarante pays par la suite, pour un total de soixante-trois. Pour la première fois, Malte est en liaison directe avec nous.

Nous commençons notre rencontre par la lecture du télégramme que nous a envoyé le Saint-Père :

« À l'occasion des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème "De la foi vient la méthode", le Souverain Pontife adresse aux nombreux participants son salut cordial et bienveillant, avec l'assurance de Sa proximité spirituelle et, souhaitant que cette rencontre providentielle suscite une fidélité renouvelée au Christ pour toujours et un engagement plus généreux dans l'œuvre d'évangélisation, il invoque une large effusion de faveurs célestes et envoie de tout cœur à vous, aux responsables de la Fraternité et à tous les participants sa bénédiction apostolique spéciale. Cardinal Tarcisio Bertone, Secrétaire d'État ».

1. « Les circonstances à travers lesquelles Dieu nous fait passer sont facteur essentiel, et non secondaire, de notre vocation, de la mission à laquelle il







nous appelle. Si le christianisme est l'annonce du fait que le Mystère s'est incarné dans un homme, la circonstance dans laquelle on prend position sur ce fait devant tout le monde est importante pour la définition même du témoignage ».1

Nous savons bien tous quelles sont ces circonstances qui nous ont provoqués tout au long de l'année : la crise économique, le tremblement de terre dans les Abruzzes, les nombreuses formes de souffrance qui nous ont fait réfléchir (en particulier la question d'Eluana), le fait de voir s'effondrer sous nos yeux un monde dont les lois ne savent plus défendre le bien de la vie ou de la famille, le fait de se trouver de plus en plus souvent à devoir vivre notre vie « sans patrie », les circonstances personnelles et sociales dramatiques – de la maladie aux difficultés, en passant par la perte du travail, voire la perte de tout, comme nos amis des Abruzzes. C'est pourquoi les circonstances à travers lesquelles Dieu nous fait passer, nous dit don Giussani, « sont facteur essentiel, et non secondaire, de notre vocation ». Pour nous, les circonstances ne sont donc pas neutres, les faits qui se produisent ne sont pas dépourvus de sens : autrement dit, ce ne sont pas seulement des faits à supporter, à subir stoïquement. Ils font partie de notre vocation, de la manière dont Dieu, le Mystère bon, nous appelle, nous provoque, nous éduque. Pour nous, ces circonstances ont toute l'épaisseur d'un appel, elles font donc partie du dialogue de chacun de nous avec le Mystère présent.

Ainsi, nous disait don Giussani il y a quinze ans en introduisant les Exercices de la Fraternité de 1994, la vie est un dialogue.

« La vie n'est pas une tragédie : la tragédie est ce qui fait se terminer toute chose dans le néant. La vie est un drame : elle est dramatique, car c'est le rapport entre notre moi et le Tu de Dieu, c'est notre moi qui doit suivre les pas que Dieu indique ».² C'est cette Présence, ce Tu qui fait changer la circonstance, parce que sans cela, tout serait néant, tout serait un pas en avant vers une tragédie de plus en plus sombre. Mais précisément parce que ce Tu existe, la circonstance nous appelle vers Lui, c'est Lui qui nous appelle à travers elle, c'est Lui qui nous appelle au destin à travers chaque chose qui arrive. Nous ne sommes pas exempts du risque que don Giussani signalait il y a des années : vivre la vie en succombant à l'anesthésie totale créée par notre société. « Le véritable danger de notre époque, disait Teilhard de Chardin, est la perte du goût de vivre. Or, la perte du goût de vivre implique l'absence de sentiment de soi, [...] la non-affection à soi. Mais il faudrait réaliser une anesthésie totale pour qu'un homme perde in-



Luigi Giussani, L'uomo e il suo destino, Marietti, Gênes 1999, p. 63.

Luigi Giussani, *Il tempo si fa breve*, Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milan 1994, p. 7.

tégralement, entièrement, le sens de l'attachement à lui-même et n'ait donc même pas un embryon d'émotion pour lui-même, de souci de lui-même; il faudrait une anesthésie totale. Le type de société dans leguel nous vivons parvient à réaliser ces anesthésies totales [et nous le savons bien car, bien souvent, nous sommes comme endormis dans notre torpeur, dans notre distraction, dans la fuite de nous-mêmes, où cette affection envers soi-même est ce qu'il y a de plus lointain; il suffit de penser à la dernière fois que chacun a eu (je le dis avant tout à moi-même) un véritable instant de tendresse envers lui-même, la dernière fois qu'il a senti vibrer en lui cette tendresse envers lui-même], mais elles ne peuvent pas être permanentes. Même ces anesthésies totales extrêmement répandues - notre société est donc totalement caractérisée par l'aliénation – ont une limite, elles ne peuvent pas être permanentes, ce qui explique qu'on ne peut éviter la souffrance. La souffrance [...] indique la suspension, ou l'interruption, ou la fin d'une anesthésie totale ».3

À travers ces circonstances, le Mystère veut nous réveiller de cette anesthésie, nous éduquer à la conscience de nous-mêmes, à notre vérité; il nous réveille à la conscience pour laquelle nous sommes faits, il ne nous laisse pas aller vers le néant sans s'inquiéter de nous, en raison d'une passion pour notre vie qui est le signe le plus puissant de la tendresse de Dieu pour nous. Et comment nous éduque-t-il ? Pas à travers un discours, pas à travers une réflexion – que nous ne voulons souvent pas écouter –, mais à travers l'expérience de la réalité, à travers les circonstances à travers lesquelles il nous appelle et nous secoue (« Mais tu te rends compte ?! »). Nous l'avons lu dans l'école de communauté : « La vie s'apprend dans le concret et non de façon théorique »,4 et un morceau de réalité vaut plus que mille paroles. Alors, mes amis, les circonstances, les souffrances, les difficultés nous mettent face au sérieux de la vie que, bien souvent, nous voulons censurer.

« Ce qui est d'ordinaire sérieux dans la vie des gens, c'est le problème de l'argent, le problème des enfants, le problème de l'homme et de la femme, le problème de la santé, le problème politique; pour le monde, tout est sérieux, excepté la vie. Je ne me réfère pas ici à la vie naturelle – la santé est quelque chose de sérieux – mais à "la vie" [il faudrait entendre vibrer don Giussani lorsqu'il dit "la vie", et nous percevrions alors toute la vibration de Sa passion pour chacun de nous]. Mais qu'est-ce donc que "la

Luigi Giussani, Uomini senza patria (1982-1983), BUR, Milan 2008, pp. 292-293.

Luigi Giussani, *Peut-on vivre ainsi?*, Parole et Silence 2008, p. 192.



vie" en dehors de la santé, l'argent, la relation entre l'homme et la femme, les enfants et le travail ? Qu'est-ce donc que la vie en dehors de tout cela ? Qu'implique-t-elle ? La vie est tout cela, mais avec un but, avec une signification ».⁵

Et les circonstances nous invitent à découvrir cette signification.

2. Le vrai problème, alors, n'est pas la crise, ce ne sont pas les circonstances plus ou moins dramatiques qui nous touchent d'une manière ou d'une autre, mais comment nous nous retrouvons à affronter ces circonstances, comment nous nous comportons face à elles. Nous constatons que, bien souvent, ces circonstances sont l'occasion de nous rendre compte que nous sommes dépaysés, égarés. Pourquoi ? « La réalité de l'Église, comme événement quotidien dans lequel l'Événement originel se rend présent, se pose aujourd'hui devant le monde, non pas en oubliant, mais en tenant pour acquis et comme présupposé, du moins sur le plan de la méthode, le contenu dogmatique du christianisme, son ontologie, et donc tout simplement l'événement de la foi ».6 Il peut nous arriver la même chose : de nous mettre face aux circonstances, je ne dis pas en oubliant, mais en tenant pour acquis ou comme présupposé l'événement de la foi. Et nous nous sentons perdus.

C'est pourquoi les circonstances qui nous provoquent font émerger – nous le verrons ces jours-ci – le parcours fait cette année, parce que don Giussani nous enseigne que la circonstance est le lieu où l'homme, par sa manière de la vivre, prend position face au monde. Pour celui qui a reçu le message chrétien (« Le Mystère s'est incarné dans un homme »⁷), toute circonstance est l'occasion où chacun révèle sa position face à cette annonce, à ce fait.

Nous disons à tous ce qu'est le Christ pour nous dans la manière dont nous vivons les circonstances. Chacun de nous peut se regarder lui-même, se surprendre en action, parce que chacun de nous a agi dans ces circonstances. Nous avons tous agi, nous avons tous été provoqués d'une manière ou d'une autre par ces circonstances. Nous avons tous été contraints à venir à découvert – cela n'a été épargné à personne – et nous avons dit le sens qu'a la vie pour nous, ce qu'est le Christ, ce à quoi nous tenons plus que tout, au-delà de nos intentions. Je dis « au-delà de nos intentions » parce que nous confondons souvent nos intentions et la réalité. Bien souvent, les intentions sont justes, mais nous découvrons ensuite que nous évoluons

fraternita09 fr.indd 7





⁵ Ibidem, p. 117.

⁶ Luigi Giussani, L'uomo e il suo destino, op.cit. p. 63-64.

Ibidem, p. 63.

•

dans la réalité selon une autre logique. C'est pourquoi nous affirmons ce à quoi nous appartenons par la manière dont nous affrontons les circonstances qui nous provoquent. « Ou plutôt, on comprend à la manière dont on obtient cette position en nous si et combien nous vivons l'appartenance, qui est la racine profonde de toute l'expression culturelle ». Autrement dit, nous disons à nous-mêmes quelle est notre culture, ce que nous aimons le plus et que nous avons de plus cher, dans la manière dont nous affrontons les circonstances. C'est devant les vrais défis de l'existence que se révèle la consistance de notre position culturelle, sa capacité à tenir face à tout, même devant le tremblement de terre.

Nous en avons reçu un témoignage impressionnant de la part de nos amis des Abruzzes, qui nous ont écrit ces jours-ci :

« Lundi 6 avril a été un jour effroyable. Notre première action a été de nous chercher, de nous joindre, de nous compter. Puis, la stupeur et la gratitude d'avoir tous été préservés : le premier grand miracle. Immédiatement, il y a eu la disponibilité, partout dans la région, à prendre en charge les différents besoins qui se présentaient. Cette tentative d'embrasser ceux qui souffrent, avec toute notre inaptitude, a été fondamentale ; en effet, à travers des rapports simples, nous avons été amenés à découvrir dans les "décombres" de notre compagnie et du peuple des Abruzzes des faits qui n'avaient rien de décombres. La dynamique du partage nous a permis de découvrir plus facilement des spectacles inattendus et inimaginables de beauté humaine qui ont commencé dès le début à nous faire voir quelque chose d'exceptionnel. Quelque chose de grand se produisait, précisément à un moment où nous pensions que rien ne pouvait se produire. Précisément parmi ceux dont nous pensions tout savoir (nos communautés et les évacués de L'Aquila), une forme d'autorité émouvante et imprévisible est apparue, et nous pouvons la suivre. Nous sommes en particulier frappés par Marco et sa femme Daniela qui, le lendemain du séisme, ont décidé de retourner vivre en camping-car à L'Aquila. Hier soir, il nous a émus quand il nous a dit : "Ce dont mon cœur a besoin est présent! Le tremblement de terre l'a rendu présent! Parmi les décombres, des fleurs apparaissent. La fleur n'est pas une émotion, c'est quelque chose de présent. La fleur, c'est Gino et Grazia, c'est ma femme, les camping-cars qui nous ont été donnés, le chemin de croix, ce lieu de communion, ou encore Teresa qui, après être partie pendant un an et demi, est revenue nous embrasser en nous disant : il fallait un séisme pour me faire revenir! La fleur, c'est le père Eugenio,

⁸ Ibidem.



Ugo, Manlio et les autres du groupe de la bière et de Rimini". Un spectacle continu de résurrection après une semaine de passion. Il faudrait bien des pages pour raconter les faits que nous avons vus, car le tremblement de terre a fait ressortir toute notre pauvreté et nous a fait revenir à la mémoire toutes les fois que nous avons espéré dans des choses matérielles, que le séisme nous a maintenant enlevées. Et bien des pages pour raconter comment Jésus se montre ressuscité parmi nous. Les larmes viennent aux yeux quand Il nous rend visite en se faisant beauté incomparable dans certains d'entre nous que nous jugions "normaux" ou que nous voyions comme des "débris". L'unité et l'appartenance à la compagnie donnée sont l'autre aspect du miracle auquel nous assistons. Qui aurait imaginé voir certains d'entre nous prendre à la lettre ce que nous nous disons! [C'est là, devant des circonstances aussi dramatiques, que l'on voit ceux qui prennent au sérieux ce que nous nous disons]. Hier, Marco, en se référant à une discussion entre nous deux, a dit: "Si je pars de moi, j'obtiens un, si je pars des autres, j'obtiens cinq. Je ne sais pas pourquoi, mais ça marche. Appartenir jusqu'à macérer dans l'unité, je vois que cela fait renaître". Ce qui est évident, c'est que nous sommes aussi sots qu'avant, mais Quelqu'un nous rend unis. Nous nous réunissons très souvent et de différentes manières. Non pas avec le désir de reconstruire les maisons ou la région (qui peuvent s'écrouler à nouveau à tout moment), mais avec un désir nouveau : pouvoir jouir de la fascination du Christ qui reconstruit à Sa manière et ne pas le lâcher. Maintenant, la terre continue de trembler, ajoutant la peur à la douleur. Nous avons tous la tentation de vouloir tourner la page en disant : "Espérons que ces secousses cessent vite, qu'on puisse au moins recommencer", bien que Lui, au même moment, soit en train de rendre toute chose nouvelle. L'école de communauté dit : "Les ennemis de cette fidélité dans l'appartenance, les ennemis les plus notables sont l'effort et la douleur ". Ces ennemis, nous les touchons du doigt chaque jour, et ils ont souvent le dessus. Que le Seigneur nous pardonne. Puissiez-vous tous, avec Carrón, nous pardonner. En donnant votre vie pour que nous restions dans le Christ ».

Qui ne désirerait pas une telle amitié ? Des amis qui demandent de donner la vie pour demeurer dans le Christ.

Les amis arrivent de tous les côtés, même de l'Ouganda. Rose m'écrit :

« Le jeudi après le tremblement de terre, quand j'ai reçu du secrétariat international le tract du mouvement en italien, je l'ai lu aux cent femmes du Meeting Point de Kireka, un quartier de Kampala (où les femmes cas-







sent des pierres pour gagner quelques sous). Elles m'ont dit en acholi : "Ils sont des nôtres. Cette fois, ce sont les nôtres qui ont été touchés. Il faut faire quelque chose". Elles m'ont demandé s'il était possible d'aller les aider, d'arriver sur place en car. Les journaux racontaient que les personnes se trouvaient encore sous les décombres, et elles voulaient aller dans les Abruzzes pour casser les gravats et sortir les corps. Je leur ai dit que c'était impossible, parce que les Abruzzes étaient très loin et que le seul moyen de transport était l'avion. Alors, elles m'ont dit : "Il faut faire quelque chose, parce qu'ils sont des nôtres, ils nous appartiennent". Une femme a dit : "Ce sont ceux de la tribu de don Giussani". Elles étaient si touchées qu'au moment où je partais, elles m'ont donné l'équivalent de deux cent cinquante euros, une somme très élevée pour elles. Et elles m'ont dit de les envoyer tout de suite, si possible, par exemple pour payer quelqu'un pour aider à extraire les personnes des décombres. Ce jour-là, nous n'avons pas fait les activités (les colliers, la danse, le football) parce que les femmes voulaient se souvenir. Nous avons parlé, et quand elles ont compris que les victimes étaient des Italiens, elles ont dit qu'ils étaient la tribu de don Giussani, la nôtre. Elles se considèrent comme étant de la tribu de don Giussani. Elles continuent à récolter de l'argent. Elles me demandent souvent des nouvelles de nos amis, parce qu'elles ne savent pas bien où se trouvent les Abruzzes, elles pensent que toute l'Italie est touchée par le séisme, et donc aussi leurs amis. Maintenant, elles veulent écrire une lettre. Si je dois faire un commentaire : c'est vraiment une émotion, c'est vraiment vrai que de la foi vient une méthode. Quand tu es plongé dans le Mystère, tu ne peux pas ne pas t'émouvoir en t'apercevant de ce qui est. Ces femmes m'ont obligée à m'émouvoir. Elles n'agissent pas parce que le mouvement a envoyé un tract, pour suivre une indication : elles s'émeuvent et donc elles agissent. Si le cœur est ému, on agit ».

Qui n'aurait pas voulu vibrer de la sorte ? Qui n'aimerait pas vibrer ainsi ? Qui a pu éviter – pas moi –, en entendant ces mots, de ressentir toute la honte de la distance devant cette expérience qui nous arrive de nos amis du dernier point du monde ?

Rose a joint aussi une lettre d'Alice :

« Chère Rose, quelqu'un m'a ouvert les yeux et m'a fait découvrir qui je suis. Si précieuse et aimée. Je peux dire que nous sommes la tribu de don Giussani et du Pape, qui nous ont aimés et qui donneraient sûrement tout et ont tout donné pour notre vie : c'est de cela que nous avons appris. Ceux qui souffrent à cause du tremblement de terre sont de notre tribu, je veux





envoyer ce que sent mon cœur et mon amour pour eux, ma contribution est un signe de cela. Tu sais, Rose, qu'une personne qui n'a jamais fait l'expérience de l'amour ne peut pas comprendre ce que nous ressentons pour ces personnes. Car l'amour est le mouvement du cœur que nul ne peut expliquer. Les personnes qui n'aiment pas ne peuvent répondre que de manière mécanique ; pourtant, c'est un fait si grand que quelqu'un ait bougé pour toi et pleure avec toi comme cela nous est arrivé. Dis à ces personnes, si tu peux, que nous les aimons et nous leur appartenons. Nous ressentons leur douleur parce que c'est quelque chose à travers lequel nous sommes passés. Que Dieu soit en eux en ce moment de difficulté, qu'il les protège et les console de notre part. Alice ».9

Ainsi, au début de ce geste des Exercices, nous ressentons l'urgence d'une conversion. Devant ce commencement, nous pouvons avoir deux attitudes, les deux types d'attitude que don Giussani relevait chez ceux qui commençaient à suivre Jésus :

« D'un côté, il y avait ceux qui avaient déjà la solution de toutes les questions dans la poche, ou du moins qui savaient déjà quels étaient les instruments pour affronter le problème de l'homme et du peuple (les scribes et les pharisiens), et avec eux, tous ceux qui participaient de l'esprit de cette attitude. Imaginez comme ils étaient là, à l'écouter ; justement, comme des pierres sur lesquelles ses paroles tombaient inutilement ou comme des pierres qui contredisaient ces paroles, sceptiquement ou par une dialectique radicalement opposée : la pierre de cette attitude repoussait l'offre de ce discours, elle le contredisait ou le laissait se perdre. Essayons au contraire d'imaginer les autres, les pauvres gens. Non pas des "pauvres gens" parce qu'ils étaient pauvres – Nicodème n'était pas pauvre, et bien d'autres non plus, souligne l'Évangile – mais des pauvres gens par le cœur, qui allaient l'écouter parce que "jamais un homme n'a parlé comme cet homme!", autrement dit parce qu'ils étaient, qu'ils se sentaient animés, touchés dans leur affection, ils se sentaient renouvelés dans leur affection envers euxmêmes, dans leur humanité, dans le sentiment de leur propre humanité. Ces personnes le suivaient [...] en oubliant même de manger. Et quel était le premier facteur qui déterminait ce phénomène ? "Jésus Christ" ? Non! Le premier facteur qui déterminait ce phénomène était qu'il s'agissait de pauvres gens qui ressentaient [...] de la pitié envers eux-mêmes, des gens qui avaient faim et soif – comme Il le dira dans les "béatitudes". Faim et soif, qu'est-ce que cela signifie? Avoir faim et soif de "justice" [...] signi-

fraternita09 fr.indd 11



⁹ Meeting Point de Kireka, quartier de Kampala.



fie désirer que se réalise sa propre humanité, qu'émerge le sentiment vrai de sa propre humanité. [...] Pour désirer, pour avoir faim et soif que s'accomplisse notre propre humanité, il faut se sentir soi-même, il faut sentir sa propre humanité ». 10

Commençons ce geste avec la conscience de notre besoin. Commencons en nécessiteux : désireux, pour coïncider ainsi avec nous-mêmes et notre besoin, d'être ouverts à tout ce que ce geste implique. En effet, le sacrifice que nous devons faire pour construire ce geste est comme une demande. Du silence aux désagréments du transport, tout fait partie de notre cri, de notre pauvreté, afin que le Seigneur ait pitié de nous.

MESSE

HOMELIE DU PERE MICHELE BERCHI

Il y a deux mille ans comme aujourd'hui, nous participons au même événement devenu plus grand, devenu plus vrai ; et il y a deux mille ans comme aujourd'hui, Jésus nous lance un défi : où pouvons-nous acheter le pain pour que ceux-ci aient à manger? Jésus défie tous nos calculs, toutes nos images, toute notre anesthésie, toute la dureté de notre cœur, tout notre manque d'espérance.

Il y a deux mille ans comme aujourd'hui, Jésus, au cours de ces trois jours, tous les jours de notre vie, nous lance un défi, et ce défi est notre salut, c'est sa tendresse envers notre cœur pour que notre mesure se brise, pour que notre mesure devienne Sa mesure, parce que ce qu'il y a de beaucoup plus beau, infiniment plus beau que le pain multiplié, c'est de pouvoir participer au grand événement du miracle de Sa présence.

Que notre vie, que notre néant, puisse être l'instrument de la présence explosive qu'est la Sienne. C'est cela que nous demandons à la Vierge pour ces trois jours, comme pour tous les jours de notre vie : que notre néant serve Ta présence dans le monde, Seigneur.



¹⁰ Luigi Giussani, Uomini senza patria (1982-1983), op.cit., pp. 293-294.



À l'entrée et à la sortie du salon : Wolfgang Amadeus Mozart, Symphonie n° 38 in ré majeur, K504 "Praga", Wiener Philharmoniker – Karl Böhm Deutsche Grammophon

Don Pino. Qu'est-ce que la vie ? La vie est un dialogue, ce n'est pas une tragédie, la vie. La tragédie est ce qui fait finir toute chose dans le néant. La vie est dramatique parce qu'elle est rapport entre notre moi et le Tu de Dieu, notre moi qui doit suivre les pas que Dieu marque.

Angelus

Laudes

■ PREMIÈRE MÉDITATION Julián Carrón

« Nous, nous croyons, et nous avons reconnu que tu es le Saint de Dieu »

(Jn 6, 69)

1. « L'effondrement des vieilles certitudes religieuses »

a) La scission entre savoir et croire

Le contexte où nous nous trouvons pour affronter les défis dont nous parlions hier est celui de l'effondrement des vieilles certitudes religieuses.

Dans son livre *Foi, vérité, tolérance*, Joseph Ratzinger, qui était alors cardinal, relate un épisode – raconté par Werner Heisenberg – très significatif, survenu à Bruxelles dans le cadre d'une discussion entre scientifiques.

« On en vint à cette occasion à souligner qu'Einstein parlait fréquemment de Dieu et que Max Planck soutenait qu'il n'y avait pas de contradiction entre la science et la religion [...]. Heisenberg interprétait cette récente ouverture [de Planck] au climat que celui-ci avait connu dans la maison de ses parents. Il lui attribuait comme origine la manière de considérer : il s'agirait, dans la science et la religion, de deux sphères parfaitement distinctes, ne se concurrençant nullement. Dans la science, il s'agit de ce qui





est vrai ou faux; dans la religion, il s'agit de ce qui est bon ou mauvais, de ce qui a une valeur ou n'en a pas. "La science est, en quelque sorte, le mode par lequel nous appréhendons le côté objectif de la réalité... à l'inverse, la foi religieuse est l'expression d'une décision subjective qui nous fait établir les valeurs conformément auxquelles nous nous dirigeons dans la vie". À cet endroit, Heisenberg ajoute : "Je dois avouer pour ma part que cette séparation ne me met pas à l'aise. Je doute que les sociétés humaines puissent vivre à la longue sur la base d'une telle séparation nettement tranchée entre le savoir et la croyance". Wolfgang Pauli reprend alors le fil du discours et, corroborant les doutes d'Heisenberg, il les érige sans plus de façons en certitudes : "Assurément, la séparation totale entre savoir et croyance n'est qu'un pis-aller pour une période déterminée. Dans l'aire culturelle occidentale, par exemple, le moment pourrait arriver – dans un avenir guère éloigné – où les paraboles et symboles des religions traditionnelles ne posséderont plus aucune force de persuasion même pour le bon peuple ; alors, je le crains, l'éthique jusque là prédominante s'écroulera en un temps très bref, et il se produira des choses d'une telle atrocité, que nous ne sommes pas en mesure aujourd'hui de nous en faire la moindre idée" ». 11

Nous étions en 1927. Nous savons tous bien ce qui est arrivé ensuite. Ratzinger poursuit:

« Dans la débâcle inédite qui suivit l'après-guerre, l'assurance était vive que rien de tel ne se reproduirait jamais plus. Le commandement fondamental de la République Fédérale Allemande, dicté par la "responsabilité devant Dieu", se voulait l'expression du lien rattachant le droit et la politique aux grands impératifs moraux de la foi biblique. Aujourd'hui, cette confiance d'alors paraît bien pâle face à la crise morale que, sous des formes nouvelles, angoissantes, connaît l'humanité. L'effondrement des vieilles certitudes religieuses, qui avant les années 70 semblait encore évitable, est entre-temps devenu criante réalité. »¹² Il disait cela il y a quinze ans, imaginons ce qu'il en serait aujourd'hui...

Voilà la situation où nous nous trouvons pour affronter les défis de la réalité : l'effondrement des vieilles certitudes religieuses. Mais cette séparation entre savoir et croyance a une origine encore plus lointaine :

« Les Lumières avaient élevé au pinacle l'idéal de la "religion dans les limites de la seule raison". Mais cette pure religion de la raison s'émietta rapidement; surtout elle n'était porteuse d'aucune force vitale. [...] C'est pourquoi, après la fin du rationalisme [...] on a cherché un nouvel espace



Joseph Ratzinger, Foi, vérité, tolérance, Parole et Silence, Paris, 2005, pp. 146-147.

¹² *Ibidem*, p. 147.



pour la religion [...]. On lui avait alors attribué le "sentiment" comme secteur spécifique de l'existence humaine. Schleiermacher fut le grand théoricien de cette nouvelle conception de la religion : il définit "la pratique comme un art, la spéculation comme connaissance, la religion comme sens et goût pour l'infini". La réponse de Faust à Marguerite au sujet de la religion est devenue un classique : "Le sentiment est tout. Le nom n'est que bruit et fumée..." ».13

La nette séparation entre savoir et croire, entre connaissance et foi, est une synthèse des décisions qui traversent et caractérisent l'époque moderne. Cette séparation définit – comme nous l'avons vu – d'une part, une sphère du savoir où domine une conception rationaliste de la raison (une raison comme « mesure du réel », ¹⁴ l'appelait don Giussani), qui n'a rien à voir avec la question du sens ultime de la vie, avec le Mystère et avec la foi ; et, d'autre part et d'une manière correspondante, une sphère du croire entendu comme milieu non rationnel, du sentiment, de décisions subjectives sur les valeurs, où l'on confine tout le phénomène religieux. Le croire, donc, se trouve en drastique opposition avec un savoir, conçu de manière rationaliste.

b) « Extirper de l'homme l'hypothèse de la foi chrétienne »

Mais il y a aussi autre chose, qui pour nous est crucial. Avec cette réduction de toute l'expérience religieuse à la sphère du sentiment, il en survient une autre, plus insidieuse, dénoncée à plusieurs reprises par don Giussani : la réduction de la foi chrétienne (« reconnaître comme vrai ce qu'une Présence historique dit d'elle-même »¹⁵) à la dynamique du sens religieux et de la religiosité (« demande de totalité constitutive de notre raison présente dans chaque action »¹⁶). « Pour l'homme moderne, la "foi" ne serait d'une façon générale qu'un aspect de la "religiosité", un type de sentiment avec lequel vivre la recherche sans repos de sa propre origine et de son propre destin, qui est justement l'élément le plus fascinant de toute "religion". Toute la conscience moderne s'agite pour extirper [voilà la question] de l'homme l'hypothèse de la foi chrétienne et pour la réduire à la dynamique du sens religieux et au concept de religiosité, et cette confusion pénètre aussi, malheureusement, la mentalité du peuple chrétien ».¹⁷





¹³ Ibidem, pp. 149-150.

Luigi Giussani, Le Sens religieux, Cerf, Paris, 2003, p. 215.

¹⁵ Cf. Luigi Giussani – Stefano Alberto – Javier Prades, Generare tracce nella storia del mondo, Rizzoli, Milan

^{1998,} p. 22.

¹⁶ Cf. Ibidem, p. 21.

¹⁷ Cf. *Ibidem*, p. 22.

Que cet arrachement de l'hypothèse chrétienne a commencé, on le voit au fait que la plus grande partie du peuple chrétien aborde le réel sans avoir dans le regard la tradition chrétienne, c'est-à-dire sans vivre pleinement la mémoire. Ce n'est plus cette tradition qui est le critère avec lequel on entre dans le réel, ce n'est plus le point de départ. Je me suis rendu compte de l'impression que cela me faisait d'entendre, encore récemment, dans la liturgie, le récit de la Création. Je l'ai entendu tant de fois, et une fois encore j'étais frappé par le genre de compagnie et d'éducation que l'Église a exercé avec les personnes. Et pourtant, ceci vient désormais à manquer. Nous l'avons vu très souvent cette année : ce qui était auparavant normal – des personnes qui perçoivent la réalité avec, à l'origine, un visage bon, un Père – est presque devenu une exception.

C'est précisément dans ce contexte que nous pouvons comprendre toute la portée de la tentative de don Giussani, qui a accepté le défi de cette conception que nous venons de décrire. Le mouvement est né en répondant à ce défi de la première heure de cours de religion au Lycée Berchet, lorsqu'un élève lui dit que foi et raison n'avaient rien à voir l'une avec l'autre. Don Giussani n'a jamais accepté la réduction de la foi à un sentiment, ni celle de la raison à une mesure, et cela a généré une manière de vivre l'expérience chrétienne qui l'a rendue intéressante pour nous, lorsque nous l'avons rencontrée. Dans notre vie, cette tradition, qui a disparu chez la plupart, est devenue de nouveau intéressante grâce à la rencontre chrétienne avec le mouvement. Sinon, nous aussi serions comme tant de nos contemporains, égarés.

2. Un effondrement qui nous concerne

Comme nous l'a toujours enseigné don Giussani, on ne peut pas vivre dans un contexte sans en être influencé. Pour cette raison, nous nous surprenons très souvent à réagir comme tout le monde. À quoi le voit-on?

La réalité est le lieu où l'on vérifie la foi. Pour cela, dans les événements que nous avons abordés cette année, le point crucial et dramatique qui a continuellement émergé est la question de la foi et le lien entre la foi et l'espérance. Le fait d'aborder le chapitre sur l'espérance¹⁸ a fait émerger une fragilité à propos de la foi, qui se manifeste en premier lieu comme une difficulté à regarder l'expérience que l'on fait, comme faiblesse de jugement, comme réticence à accomplir ce parcours de connaissance que





¹⁸ Cf. Luigi Giussani, *Peut-on vivre ainsi*?, op. cit., p. 139.



certains événements et certains faits, qui nous frappent profondément, requièrent. Il y a tant d'exemples qui illustrent cela. J'en cite un, tiré d'une lettre que l'on m'a écrite :

« L'école de communauté sur l'espérance est entrée dans ma vie comme un jet de pierre. Jusqu'à la période d'avant Noël, la vie allait bien. J'étais marié depuis plus d'un an. Au mois d'avril, notre première fille est née, très belle, j'ai un travail qui me passionne et j'aidais les enseignants de GS, je faisais plein de choses. Puis, avant Noël, il est arrivé quelque chose [et il me raconte une situation qui l'a désorienté]. C'était l'insatisfaction et la tristesse qui dominaient. Je me demandais : pour quoi me dépensai-je chaque jour ? Et tes paroles me revenaient à l'esprit, lorsque tu dis que notre foi a une date de péremption. Après un certain nombre d'années à faire le bon « ciellino », je me retrouvais avec une foi brinquebalante, qui ne s'appuyait sur rien, et le futur n'était donc plus que brouillard ».

Et cela, nous le disons après avoir tous été face à une proposition. L'année dernière, nous avons fait tout le parcours, dans l'école de communauté, et aussi lors des Exercices : la foi comme méthode de connaissance. Je suis témoin que nombreux sont ceux parmi vous qui ont travaillé sérieusement, mais lorsque la réalité nous aiguillonne, ce qui domine est ce que nous venons d'entendre : tout s'évanouit. Comme le disait Franco Nembrini, en recueillant toutes les contributions qui étaient parvenues à l'occasion de ma rencontre avec les enseignants :

« Il y a une montagne de bien, de vérité, de tentatives, mais aussi de certitude. Voilà, un très grand nombre de ces récits parlent, et pas comme des visionnaires, d'un miracle présent ; mais c'est comme s'ils souffraient d'une ultime incertitude [...]. Comme si le lendemain matin on pouvait se lever et que l'expérience imposante faite pouvait s'évaporer, s'évanouir ».

C'est ainsi que l'égarement prévaut. Comme si tout le parcours accompli sur la foi comme méthode de connaissance était soudain effacé. Cela nous rend conscients, mes amis, de la longue marche qui reste à faire, et cela nous témoigne aussi que nous nous trouvons dans la situation de tout le monde, et que nous opérons trois graves réductions.

a) La réduction de la foi au sens religieux

Tout d'abord, la réduction de la foi au sens religieux. Très souvent, nous réduisons le christianisme au sens religieux. Dans notre vie quotidienne,





¹⁹ Cf. Julián Carrón, « Qu'est-ce qui introduit vraiment au réel ? Un fait présent », rencontre du père Julián Carrón avec les enseignants de Communion et Libération à Milan, 15 mars 2009, consultable sur www.tracce.it.



cela se traduit par le fait que la foi est vécue comme l'une des nombreuses hypothèses que nous pouvons formuler pour affronter la situation, comme si rien n'était arrivé et que nous devions toujours recommencer face à l'inconnu: moi, avec mon sens religieux, essayant à tâtons de construire le lien avec cet inconnu. Et à quoi cela se voit-il? Je pourrais raconter plusieurs épisodes, les uns après les autres : cela se voit au fait que le point de départ pour aborder la journée n'est pas quelque chose que nous connaissons avec certitude, et la raison cachée en est que ce quelque chose ne nous semble pas assez réel pour ne pas le négliger. Nous constatons avec surprise qu'il s'agit d'une hypothèse qui ne nous vient même pas à l'esprit : toutes les autres hypothèses nous viennent à l'esprit, avant la foi. Pourquoi ? Parce que la foi n'équivaut pas à une vraie connaissance. Voilà « l'effondrement des vieilles certitudes ». N'importe quelle chose nous semble plus réelle que la Présence reconnue par la foi. L'incertitude et la fragilité sont l'inévitable conséquence de la séparation entre la connaissance et la foi. Alors, au lieu de partir d'une Présence rencontrée et aimée, on part d'une absence, de l'inconnu. C'est tout le contraire pour celui pour qui la foi est une vraie connaissance, est la connaissance de quelque chose de réel! En effet, don Giussani affirme que « le premier geste de pitié envers toi-même, la première expression de l'amour à ton origine, à ton chemin et à ton destin [...] est [...] de confesser cet Autre [que tu as reconnu dans la foi] ». ²⁰ Voilà le premier geste de pitié, avant même n'importe quelle cohérence.

On voit bien lorsque quelqu'un part de quelque chose de connu avec certitude. Comme me l'écrit cette fille :

« Il arrive tant de choses, de belles choses, qui m'émeuvent, et des choses moins belles, douloureuses, qui au contraire me blessent, mais j'ai entre les mains un trésor qui est une chose incroyable parce que j'ai la possibilité de tout regarder, d'entrer en tout. D'abord de regarder, ce qui ne va pas de soi, de tout regarder de manière différente, différente et qui te permet de respirer par rapport au reste du monde ».

Un *nota bene*: cette réduction qui se produit ne nous empêche pourtant pas de continuer à utiliser les mots chrétiens ou à fréquenter certains gestes chrétiens, mais c'est comme si tout prenait un autre sens.

b) La réduction de la foi au sentiment

La deuxième réduction est celle de la foi à un sentiment. Cette conception sentimentale ou émotionnelle de la foi peut aussi s'affirmer parmi nous, cette conception où le croire, au lieu de reconnaître la Présence rencontrée,

²⁰ Cf. Luigi Giussani, Uomini senza patria (1982-1983), op. cit., p. 270.



devient un « saut », un acte irrationnel, un acte de la volonté sans fondement où, en fin de compte, c'est la foi qui génère le fait et non le contraire. Rudolf Bultmann – l'exégète qui disait que c'était la foi qui générait le fait chrétien – n'est pas si loin de notre vie. Regardez quel bouleversement! Dans une conception sentimentale de la foi c'est la force du sentiment, c'est la « volonté de vérité »²¹ – nous sommes dans de beaux draps! – qui crée son objet. Comme l'avait écrit un étudiant de gauche sous une affiche de nos amis de l'université : « Ce que vous dites est-il une évidence ou bien un credo? ». Bien souvent pour nous, ce n'est pas une connaissance vraie, mais un credo: la foi appartiendrait à un croire qui n'a rien à voir avec la connaissance, avec l'usage de la raison. C'est exactement la première objection que don Giussani s'était entendu adresser lors de sa première heure de cours de religion! La foi comme méthode de connaissance est bien autre chose! Et dire que cela survient après une année d'école de communauté sur la foi! Alors, lorsque l'on parle de Jésus Christ, de l'objet de la foi, on ne parle pas de réalité, donc la raison n'est pas impliquée, et c'est pour cela qu'elle ne nous vient pas à l'esprit pour affronter le défi de la vie. Nous ne considérons pas le contenu de la foi comme réel : la foi est réduite à un sentiment.

c) La réduction du christianisme à une éthique ou une culture

Et enfin, la troisième réduction est celle de la foi à une éthique. Ce qui reste, ce sont certaines valeurs de la culture chrétienne ou quelques règles de l'éthique chrétienne. Nous nous sommes surpris plusieurs fois au cours de cette année à défendre ces valeurs, mais sans avoir le besoin de parler de Lui, de la Présence reconnue et aimée. On défend la vie, mais qui parmi nous réussirait à demeurer face à un drame comme celui d'Eluana en défendant seulement la vie ? Qui parmi nous le pourrait, s'il n'y avait pas la compagnie de Quelqu'un de présent, de reconnu et aimé? S'il n'y avait pas la « caresse du Nazaréen », qui serait en mesure de demeurer face à un tel drame ? Sans cette Présence, c'est nous qui nous effondrons en premier. Nous respirons cette réduction – dans et hors de l'Église – de la foi ramenée à une certaine vision du monde et de la vie, à une morale ou bien à un ensemble de valeurs qui, comme telle, peut être estimée ou combattue : il y a ceux qui, comme les chrétiens ou certains laïques, la soutiennent, et ceux qui la combattent au nom du principe d'autodétermination radicale de l'individu.

Le christianisme des valeurs est une tentation à laquelle nous ne sommes pas étrangers. C'est ce que don Giussani dénonçait déjà en 1982, lorsqu'il

²¹ Cf. E. Severino, La buona fede, Rizzoli, Milan, 1999, p. 120.



disait avec amertume aux responsables étudiants : « C'est comme si le mouvement de Communion et Libération, à partir des années 70, avait travaillé, construit et lutté en s'appuyant sur les valeurs que le Christ a apportées, tandis que le fait de Jésus Christ "était resté parallèle" ». ²² Mais un christianisme tel que celui-ci ne suffit pas pour soutenir la vie, et à peine la vie se complique-t-elle, l'incertitude prend le dessus.

3. L'irréductibilité d'un fait

Ratzinger se demandait:

« Pourquoi la foi a-t-elle encore une chance [en nous aussi] ? Dans l'homme vit, indélébile, l'aspiration à l'infini. Aucune des réponses apportées ne suffit : seul le Dieu qui s'est fait fini, pour déchirer notre finitude et nous conduire dans l'infinité de son infinitude, répond à la question de notre être. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, la foi chrétienne rencontrera de nouveau l'homme ».23

Comment toutes ces réductions n'ont-elles pas pris le dessus en nous ? Nous le savons bien : parce que le Fait que nous avons rencontré est – grâce à Dieu, littéralement – absolument irréductible. Nous ne sommes pas en mesure de l'effacer. Nous sommes, aujourd'hui – non pas dans le passé, aujourd'hui! – face à un fait absolument irréductible, plein de témoins, et c'est le signe le plus évident que le Mystère continue à avoir pitié de nous.

Il y a un passage dans Peut-on vivre ainsi? – que nous connaissons tous – qui a une immense portée, parce qu'il contient toute l'originalité et la rationalité de la foi, toute sa différence avec un sentiment religieux, avec une crovance opposée à la connaissance :

« Quelle est la première caractéristique de la foi en Jésus Christ? Quelle fut, pour André et Jean, la première caractéristique de la foi qu'ils eurent en Jésus ? [...] La première caractéristique est qu'il s'agit d'un fait! Quelle est la première caractéristique de la connaissance ? C'est l'impact de la conscience avec une réalité ».24

Le fait qui continue de lancer un défi à chacun d'entre nous, c'est le point de départ qui nous fait revenir ici cette année : le pressentiment d'une correspondance que nous ne pouvons pas nous ôter, parce que c'est le fait de tomber sur une humanité différente :





²² Cf. Luigi Giussani, Uomini senza patria (1982-1983), op. cit., p. 56.

²³ Joseph Ratzinger, Foi, vérité, tolérance, op. cit., p. 143.

²⁴ Luigi Giussani, *Peut-on vivre ainsi*?, op. cit., p. 36.



« L'événement de Jésus Christ devient présent "maintenant" dans un phénomène d'humanité différente : un homme le rencontre et y surprend un pressentiment nouveau de vie [...]. Cette rencontre de la personne avec une diversité humaine est quelque chose de *très simple*, d'absolument élémentaire, qui *vient avant* toute chose, avant toute catéchèse, avant toute réflexion ou tout développement : c'est quelque chose qui n'a pas besoin d'être expliqué mais *seulement d'être vu*, intercepté, quelque chose qui suscite une stupéfaction, éveille une émotion, constitue un appel, pousse à suivre en vertu de sa correspondance avec l'attente structurelle du cœur ». ²⁵

Sans cette contemporanéité de Sa présence dans le phénomène d'une humanité différente, la foi chrétienne ne serait pas possible. Et la contemporanéité de Jésus Christ aujourd'hui est ce fait d'humanité différente – que vous êtes si nombreux à me témoigner – un fait qui lance un défi à ma raison et à ma liberté.

Mais comment se fait-il – si ce témoignage est si évident, si nous sommes entourés par une si grande quantité de témoins – comment se fait-il qu'un peu de temps après nous soyons de nouveau égarés, bloqués dans notre sentiment, étouffés dans les circonstances ?

Ce qui manque aujourd'hui parmi nous n'est pas la Présence (nous sommes entourés de signes, de témoins !) ; il manque l'humain. Si l'humanité n'est pas en jeu, le chemin de la connaissance s'arrête. Mes amis, ce n'est pas la Présence qui manque, c'est le parcours qui manque, ce qui manque, c'est que nous nous décidions à faire tout le parcours de la foi comme cela nous a été annoncé, parce que de cette situation, de ce contexte où nous nous trouvons pour vivre la foi (qui a une incidence sur nous bien plus grande que ce dont nous avons conscience), nous ne pouvons pas en sortir automatiquement, en réchauffant la chaise, sans travailler. « C'est un esclavage dont on ne se libère pas automatiquement, on s'en libère par une ascèse [...] : l'ascèse est une application que l'homme fait de ses énergies, de son intelligence et de sa volonté dans un travail sur lui-même ».²⁶

L'expérience faite au cours de ces années nous rend conscients qu'il ne suffit pas de répéter certaines phrases de don Giussani – réduisant ainsi sa personne à un catalogue de discours – ou de participer à de beaux moments. Il faut s'impliquer sérieusement dans un chemin, dans un travail ; et le défi qui nous est lancé, c'est de prendre au sérieux ou pas la proposition que don Giussani nous a adressée. Arrêtons de nous moquer de nous-mêmes ! Peu de lieux dans l'Église de Dieu ont eu le courage d'accueillir le défi des



²⁵ Luigi Giussani, « Quelque chose qui vient avant », dans *Traces-Litterae Communionis*, novembre 2008, pp. 3-4.

²⁶ Luigi Giussani, Le Sens religieux, op. cit., p. 131.



temps modernes comme l'a fait l'expérience née de don Giussani. Mais bien souvent, nous la réduisons à une série d'initiatives, à la participation à certains gestes, sans faire cependant un cheminement humain, c'est-à-dire un cheminement de la raison et de la liberté: nous l'avons pris(e) un peu « à la légère », sans être vraiment conscients de la situation où nous nous trouvons qui requiert, au contraire, toute l'implication de notre personne dans cette vérification. Lui-même nous l'avait prédit, il y a des années:

« Si le mouvement n'est pas une aventure pour soi-même, et n'est pas un phénomène d'élargissement du cœur, alors il devient un parti [...] qui peut crouler sous les projets [qui ne manquent pas chez nous], mais où l'individu est destiné à demeurer seul de façon toujours plus tragique [avec d'autres, mais seul !] et défini de manière individualiste ».²⁷

Alors quel parcourt manque-t-il, quelle aventure?

a) Parcours de la foi

Je veux souligner à nouveau deux aspects du parcours de la foi que je considère comme décisifs.

1) Correspondance

La première difficulté que je vois, c'est qu'il nous manque la conscience de ce que nous appelons « correspondance », qui est le mot le plus confus de tout le vocabulaire de CL. Écoutez ce que don Giussani perçoit : « La raison pour laquelle les gens ne croient plus, ou croient sans croire (ils réduisent le croire à une participation formelle, rituelle, à des gestes ou bien à un moralisme), c'est parce qu'ils ne vivent plus leur propre humanité [il manque l'humain], ils ne sont pas impliqués avec leur propre humanité, avec leur propre conscience, avec leur propre sensibilité, avec leur propre conscience, et donc avec leur propre humanité ».²8 « C'est-à-dire que l'implication dans le chemin humain est la condition pour que nous puissions être alertes lorsque Jésus Christ nous offre de le rencontrer ».²9

Lorsque vient à manquer l'implication de notre humanité, le résultat est celui qu'il décrit au cours de l'une de ses interventions à Chieti, en novembre 1985 : « Nous, chrétiens dans ce climat moderne, nous avons été détachés non pas directement des formules chrétiennes, non pas directement des rites chrétiens, non pas directement des lois du décalogue chrétien. Nous avons été détachés du fondement humain, du sens religieux [de notre humain]. Nous





²⁷ Cf. Luigi Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, op. cit., p. 204.

²⁸ Cf. Luigi Giussani, Vivendo nella carne, BUR, Milan, 1998, p. 66.

²⁹ Cf. *Ibidem*, p. 65.



avons une foi qui n'est plus religiosité. Nous avons une foi qui ne répond plus comme elle le devrait au sentiment religieux ; c'est-à-dire que nous avons une foi qui n'a plus la conscience, qui n'a plus l'intelligence de soi. L'un de mes vieux auteurs, Reinhold Niebuhr, disait: "Rien n'est plus incroyable que la réponse à un problème qui ne se pose pas". Jésus Christ est la réponse au problème, à la faim et à la soif que l'homme a de la vérité, du bonheur, de la beauté et de l'amour, de la justice, du sens ultime. Si cela n'est pas intense en nous, si cette exigence n'est pas éduquée en nous, qu'avons-nous à faire de Jésus Christ? C'est-à-dire, qu'avons-nous à faire de la Messe, de la confession, des prières, du catéchisme, de l'Église, des prêtres et du Pape ? Ils sont encore traités avec un certain respect selon les régions de vie du monde, ils sont conservés pendant une certaine période à cause de la force d'inertie, mais ils ne sont plus une réponse à une demande, de ce fait, ils ne survivront pas longtemps [une date de péremption, voilà]. [...] Ainsi, le christianisme est devenu Parole, paroles ». 30 Des bavardages...

Ratzinger avait déjà saisi l'importance de cela il y a de nombreuses années : « La crise de la prédication chrétienne, dont nous faisons expérience depuis un siècle de façon croissante, dépend en grande partie du fait que les réponses chrétiennes mettent de côté les interrogations de l'homme ; elles étaient justes et continuaient à le rester, mais elles n'eurent pas d'influence parce qu'elles ne partirent pas du problème et ne se développèrent pas à l'intérieur de celui-ci. Ainsi, c'est une composante essentielle de la prédication que de prendre part à la recherche de l'homme, parce que c'est seulement comme cela que la parole (Wort) peut se faire réponse (Ant-wort) ». 31

Voici la décision que chacun de nous doit prendre : ou bien participer à l'aventure de la connaissance, en prenant au sérieux ses propres demandes humaines, ou bien répéter un discours appris, accomplir des gestes formels et d'organisation. Pour cette raison, don Giussani nous a toujours invités à prendre au sérieux l'humain, c'est-à-dire l'affection envers soi :

« La première condition pour que l'événement, le mouvement comme événement, comme phénomène qui s'impose, se réalise, la première condition est précisément ce sentiment de sa propre humanité [...]: "l'affection envers soi-même" ».32 Et cette affection envers soi-même, qu'est-ce que c'est? Ce n'est pas un sentimentalisme : « L'affection envers soi-même nous ramène à la redécouverte des exigences constitutives, des besoins

³² Cf. Luigi Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, op. cit., p. 294.



³⁰ Cf. Luigi Giussani, «La coscienza religiosa nell'uomo moderno», Centre Culturale "Jacques Maritain", pro manuscripto, Chieti, 1986, p. 15.

³¹ Cf. Joseph Ratzinger, *Dogma e predicazione*, Queriniana, Brescia 2005, p. 75.



originels, dans leur nudité et leur ampleur [...] : une attente sans limite. [...] Voilà l'originalité de l'homme ; en effet, l'originalité de l'homme est l'attente de l'infini ».33

Mais c'est cela qui manque le plus souvent parmi nous, ce sens du mystère, et alors, en fin de compte, puisque le Mystère manque, tout nous « correspond », parce que tout est pareil. « C'est cela le malheur des modernes : ils n'ont pas le sens du mystère ». 34 Très souvent, dans nos conversations, c'est cela qui manque le plus. Ce n'est pas Lui qui manque, c'est le Sens du Mystère. Pour cette raison, il me vient toujours à l'esprit cette phrase de Gilbert Chesterton : « Les sages – dit-on – ne voient pas de réponse à l'énigme de la raison. Le mal n'est pas que les sages ne voient pas la réponse, mais qu'ils ne voient pas l'énigme », ³⁵ qu'ils ne perçoivent pas l'énigme, qu'ils ne perçoivent pas le Mystère. Pour cette raison, Martin Heidegger disait qu'« aucune époque n'a su moins que la nôtre ce qu'est l'homme ». 36 Si bien que tout se réduit au sentiment de plaisir ou de déplaisir. Écoutez ce que dit Emmanuel Kant (nous pouvons quasiment nous reconnaître dans ces paroles) : « Ce en quoi chacun doit faire reposer son bonheur dépend du sentiment de plaisir ou de déplaisir propre à chacun [...]; et donc une loi subjectivement nécessaire (comme loi naturelle) est, objectivement, un principe pratique tout à fait accidentel qui, chez des sujets différents peut et doit être très différent, et ne peut donc jamais fournir une loi ».³⁷ le critère de jugement est absolument subjectif, et pour cela le mot « correspondance » (qui est ici réduite à ce qui conduit à ce sentiment subjectif) est manipulé par chacun, par le choix de chacun.

Pour cette raison, je vous rapporte ce passage de don Giussani dans Si può (veramente?!) vivere così? à propos de la correspondance, parce que j'ai été très frappé en le relisant :

« Le contenu de l'expérience est la réalité. Un homme est amoureux d'une certaine fille : c'est un fait, un phénomène. Ce poète se promène les mains dans les poches et arrive jusqu'à ce fait. Ce fait entre dans l'horizon de son regard, c'est-à-dire entre dans son domaine de connaissance. Puisque c'est un phénomène réel, il devient objet de connaissance. C'est le début du phénomène, mais ce n'est pas tout. Face à cet objet de connaissance, les yeux du poète s'enflamment de curiosité, de sympathie, d'approbation, parce que dans ce phénomène, il voit quelque chose qu'il aimerait avoir aussi pour lui-même, alors qu'il n'est





³³ Cf. Ibidem, pp. 297-298.

³⁴ Cf. B. Marshall, *Tutta la gloria nel profondo*, Jaca Book, Milan, 2002, p. 149.

³⁵ Cf. G.K. Chesterton, Ortodossia, Edizioni Martello, Milan, 1988, p. 49.

³⁶ Cf. M. Heidegger, Kant e il problema della metafisica, Editori Laterza, Rome / Bari 1981, p. 181.

³⁷ Cf. Emmanuel Kant, Critica della ragion pratica, Bompiani, Milan, 2000, pp. 75-77.



qu'un petit poète de quinze ans et qu'il ne l'a pas encore. Il ressent une nostalgie, il ressent, c'est-à-dire qu'il réagit avec un sens d'envie et avec un désir d'avoir lui aussi ce phénomène ».³⁸

À ce stade, je devrais m'arrêter et vous demander : est-ce cela une expérience ? Est-ce cela la correspondance ? Je parie que la grande majorité répondrait que oui : j'éprouve une nostalgie, j'éprouve cette curiosité, j'éprouve cette sympathie, donc cela me correspond. Et voilà la justification ; on peut suivre n'importe quoi, et justifier ensuite n'importe quel type de naturalisme (aller jusqu'au bout de ses propres nostalgies sentimentales) au nom de la correspondance, et justifier aussi parmi nous n'importe quelle stupidité au nom de la correspondance. Pour nous, correspondance est souvent synonyme de désir de posséder. Mais attention à comment poursuit don Giussani :

« Jusqu'ici, ne n'est pas une expérience, mais quelque chose que l'on ressent. [...] "Est-ce une réelle satisfaction? Est-ce une vraie réponse à mon besoin? Estce le bonheur ? Est-ce vérité et bonheur ?". Voilà les exigences qui ne naissent pas dans ce qu'il ressent mais qui naissent chez lui face à ce qu'il ressent, chez lui s'il est impliqué dans ce qu'il ressent. Ces questions jugent ce qu'il ressent ». ³⁹ Voilà, ça c'est la correspondance! « Là, le simple ressentir devient expérience. [...] Cela devient expérience lorsque ce que l'on ressent est en même temps jugé par les critères du cœur : si c'est vraiment vrai, si c'est vraiment beau, si c'est vraiment bon, si c'est vraiment heureux. Sur la base de ces questions ultimes du cœur, de ces critères ultimes du cœur, l'homme gouverne sa vie ». 40 Sinon, c'est un morveux qui suit ce qu'il ressent sans le juger! C'est pour cela que la confusion entre ce que l'on ressent et la correspondance est ce qui nous empêche, à la fin, de reconnaître quelle est la correspondance de Jésus Christ. Non seulement je me trompe en permanence – ce qui est déjà bien assez – mais en plus je ne comprends pas quelle est la nouveauté que Jésus introduit. Alors, nous pensons ne pas voir la réponse, mais en réalité c'est l'énigme que nous ne voyons pas. En effet, « on ne comprend une réponse que dans la mesure où l'on ressent la demande en soi ». 41 C'est seulement ainsi que l'on comprend la réponse. C'est pour cela que rien n'est plus incroyable qu'une réponse donnée à un problème qui ne se pose pas. Et tu vois tout de suite si une personne possède cette humanité, lorsque l'humain est là ou pas. Je me rappelle toujours l'exemple de Cleuza qui, après avoir entendu que même les cheveux de notre tête sont comptés – et nous étionslà sept-cents personnes qui écoutaient – elle a tout de suite fait l'expérience de

fraternita09 fr.indd 25





³⁸ Cf. Luigi Giussani, Si può (veramente?!) vivere così?, BUR, Milan, 1996, p. 81.

³⁹ Cf. *Ibidem*, pp. 81-82.

⁴⁰ Cf. *Ibidem*, pp. 82-83.

⁴¹ Cf. Luigi Giussani, Uomini senza patria (1982-1983), op. cit., p. 62.



l'impossible correspondance. « Nous pouvons rentrer chez nous », a-t-elle dit à Marcos. Pourquoi a-t-elle compris ? Pourquoi ? Parce qu'elle ressentait l'énigme bien plus que beaucoup des sages d'entre nous qui étions là, beaucoup plus ! À quoi a-t-on vu qu'elle avait compris, c'est-à-dire que pour elle la foi était connaissance ? À la manière dont elle a mis sa foi en jeu dans la réalité devant tout le monde et beaucoup plus que tout le monde. Le jugement sur l'exceptionnalité de Jésus Christ, sur la correspondance impossible, n'est possible que pour celui qui a cet humain. Si l'humain manque, même si la Présence est face à nous, nous la remplaçons par n'importe quelle satisfaction à bon marché. Alors, la foi pour nous n'est pas connaissance, nous demeurons égarés comme tout le monde. Au fond, nous ne comprenons pas : nous qui sommes des savants, nous n'y comprenons rien du tout.

2) Qui est-il?

Le deuxième point sur lequel je voulais m'arrêter, après la correspondance, est le fait qu'il s'agit du début d'un parcours qui culmine dans la question : qui est-Il pour me correspondre à ce point? Nous sommes entourés, comme je le disais auparavant, de faits exceptionnels qui font parfois surgir cette question; mais souvent nous ne faisons pas ce parcours et nous demeurons là, comme les Juifs, suspendus : « Les Juifs firent cercle autour de lui et lui dirent : "Jusqu'à quand vas-tu nous tenir en haleine? Si tu es le Christ, dis-le nous ouvertement" ».42 C'est-à-dire qu'ils veulent une réponse qui leur épargne d'employer leur propre humanité, leur propre raison et leur propre liberté. Mais Jésus ne cède pas, je regrette... « Jésus leur répondit : "Je vous l'ai dit et vous ne me croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père témoignent de moi; mais vous ne me croyez pas parce que vous n'êtes pas mes brebis. Mes brebis écoutent ma voix, je les connais et elles me suivent ; je leur donne la vie éternelle ; elles ne périront jamais et nul ne les arrachera de ma main. Mon Père, quant à ce qu'il m'a donné, est plus grand que tous. Nul ne peut rien arracher de la main du Père. Moi et le Père, nous sommes un." ». 43 Il leur avait dit juste avant : « Mais j'ai plus grand que le témoignage de Jean : les œuvres que le Père m'a donné à mener à bonne fin, ces œuvres mêmes que je fais me rendent témoignage que le Père m'envoie. »⁴⁴

Nous sommes, comme les Juifs, face à des œuvres, face à des faits, face à des témoins, face à cette humanité différente. Nous voyons une montagne de signes d'un miracle présent; mais il y a comme la peur de le perdre l'instant d'après. Parce que nous ne savons pas ce dont il s'agit (si quelqu'un a fait l'expérience





⁴² Jn 10, 24.

⁴³ Jn 10, 25-30.

⁴⁴ Jn 5, 36.



que l'eau mouille, est-il possible que le lendemain il doute qu'elle mouille encore ?). C'est-à-dire que ce n'est pas une connaissance. Notre peur commence à l'instant où nous bloquons le parcours de la connaissance, de la connaissance de cette beauté qui me blesse, que je ne peux éviter d'avoir face à moi. Qui peut avoir peur qu'elle ne demeure pas, qu'elle s'évanouisse après quelque temps? Celui qui n'est pas arrivé à la foi. Celui qui ne perçoit pas dans ces œuvres, dans cette beauté, le signe de Sa présence. Et pourquoi ne le perçoit-il pas ? Parce qu'il s'arrête à l'apparence, comme les Juifs : ils voient les œuvres mais ne parviennent pas à reconnaître l'origine ultime de celles-ci. Pour nous, c'est comme si cette beauté qui est face à nous était détachée de nous, n'était pas l'illustration qu'Il est à l'œuvre au milieu de nous : nous détachons toujours le signe de son origine. Alors les signes ne nous confirment pas qu'Il est à l'œuvre, la foi n'est pas une connaissance de Lui à travers ce qu'il fait. Si c'est Lui, ce sera Lui qui se préoccupera de me donner d'autres signes, ce sera Lui qui se préoccupera de rester présent, parce que c'est le seul à avoir dit – si nous parvenions à reconnaître Celui qui fait cette beauté qui est face à nous, nous ne nous demanderions pas un instant comment il demeure – qu'il serait avec nous jusqu'à la fin des temps. La manière dont il sera avec nous n'est pas notre problème. Si nous n'arrivons pas à cette connaissance vraie, nous sommes toujours empêtrés dans l'incertitude.

b) Vérification de la foi

Mais le parcours ne s'arrête pas là. Une fois reconnue, il faut faire la vérification dans l'expérience de cette Présence que nous avons reconnue. Ratzinger dit encore :

« La foi chrétienne n'est pas un système [n'est pas une pensée]. Elle ne peut être présentée comme une élaboration fermée de la pensée. Elle est un chemin qui nous rend son parcours reconnaissable dès lors qu'on s'y engage. Cela vaut dans un double sens : le fait chrétien ne s'ouvre pas à chaque individu autrement que dans l'expérience de l'accompagnement [Jésus Christ ne se révèle pas sous nos yeux sinon dans la mesure où il se manifeste dans la manière dont Lui nous change et nous accompagne] ; mais dans sa totalité, il se laisse appréhender comme un cheminement historique ».⁴⁵

Il nous faut pour cela laisser à la foi l'espace pour déployer sa vérité, pour qu'elle puisse se montrer en mesure de soutenir la vie, de tenir face aux circonstances. Notre Dieu est un Dieu qui se révèle dans l'histoire, et pas dans nos pensées. C'est là qu'Il révèle Sa différence par rapport à toutes nos idoles.

Ainsi, si l'on ne se risque pas dans la réalité, dans le travail, dans la crise, dans la maladie, dans les rapports, dans les circonstances, l'évidence dont nous



⁴⁵ Joseph Ratzinger, Foi, vérité, tolérance, op. cit., p. 153.



avons besoin pour adhérer raisonnablement à Jésus Christ ne pourra jamais émerger. Parce que ce dont nous avons besoin, c'est l'évidence de Jésus Christ dans notre expérience, et non de répéter un discours. Et nous n'avons pas besoin que quelqu'un d'autre nous l'explique, mais nous avons besoin de le voir nous-mêmes : de voir qu'il tient dans les circonstances, qu'il est en mesure de soutenir la vie. Nous n'avons pas besoin de direction spirituelle, mais de l'invitation à une vérification dans les circonstances. C'est exactement cela qui peut nous donner cette certitude dont nous avons besoin. Seul celui qui se risque à cette vérification peut parvenir à la certitude de la connaissance dont nous avons tous besoin : pouvoir vérifier que celui qui croit dans le Fils a la vie éternelle et fait l'expérience du centuple ici-bas. Sans cela, l'adhésion à la foi n'est pas raisonnable, parce que nous ne L'avons pas connu à l'œuvre. À l'inverse, celui qui vérifie peut trouver cette certitude.

Une maman qui a eu un fils, très beau mais trisomique, écrit à une amie :

« Ce que je voudrais te dire, c'est qu'au cours de ces trois mois d'hôpital, mon mari et moi avons été présents aux circonstances qui se présentaient avec un désir d'embrasser toute la réalité comme elle s'est révélée. Cela fait vingt ans que j'ai rencontré Communion et Libération, mais c'est seulement dans cette circonstance, dans ce fait, que s'est révélé le mystère de la grande Présence. Il est là, c'est un fait, comme mon fils aussi est un fait. De notre position, sont nées de très belles rencontres, de beaux rapports, l'unité avec nos amis s'est révélée. C'est pour cela que l'école de communauté m'a frappée, quand elle disait : "être dans la réalité en se demandant qui nous la donne, en étant présent à la réalité jusqu'au fond et en demandant, en demandant jusqu'au bout de quoi je suis constituée, en désirant, en attendant Celui qui me fait" ».

c) La foi est une méthode de connaissance

De cette façon, la foi peut redevenir connaissance. La foi est une méthode de connaissance! Ce chemin dramatique fait partie de la certitude, mes amis, du dépassement de la séparation entre savoir et croire. L'histoire n'est pas inutile, les circonstances à travers lesquelles le Mystère nous fait passer ne sont pas inutiles; elles sont la possibilité de voir, la possibilité que se révèle devant nos yeux qui est Celui en qui nous croyons. À travers cette histoire, nous avons connu Celui en qui nous croyons. Nous croyons, comme les disciples, parce que nous avons vu; nous ne croyons pas à cause d'un sentimentalisme ou bien parce que nous avons décidé de croire, de créer la foi. Nous l'avons vu à l'œuvre, Ses œuvres parlent de Lui. Voilà le dépassement de la séparation entre savoir et croire. Nous avons vu, quand nous avons fait ce parcours, les traits sans pareil de Sa présence. Nous sommes bien loin d'une réduction de la foi au sens religieux et au sentiment!







Celui qui a accepté le défi que don Giussani nous a fait, celui qui a accepté de parcourir tout le chemin de la foi comme chemin de connaissance, celui-là pourra le témoigner, comme tant de personnes nous le témoignent. En effet, dans les circonstances que chacun a à vivre, qu'est-ce qui émerge ? Que personne, lorsqu'il a fait ce parcours, ne peut éliminer l'expérience de correspondance qu'il a vécue et qu'il vit. La correspondance est le signe qu'à travers les faits (une quantité interminable d'expériences, d'événements et de prodiges), nous avons pu toucher du doigt Sa présence au milieu de nous (au point qu'ils sont restés dans notre mémoire, ont pénétré dans chaque fibre de notre être). La correspondance dans chaque personne – parce qu'on ne peut tenir debout que grâce à cela : c'est le Seigneur de tous les cœurs, et c'est pour cela que c'est le Seigneur de tous. Lorsque nous faisons ce chemin, le christianisme est un fait que personne ne peut nous arracher, qui résiste à n'importe quelle crise, à n'importe quel effondrement, à n'importe quel tremblement de terre. Bien plus, n'importe quelle crise, n'importe quel défi, est l'occasion pour Le reconnaître à l'œuvre. C'est le spectacle de Sa présence à l'œuvre dans le réel, non pas dans nos pensées. C'est la certitude de Lui qui grandit. Et il y a pour cela une gratitude infinie à Son égard, envers Lui qui se rend si présent dans notre vie.

Qu'est-ce qui s'est révélé plus consistant que n'importe quelle autre chose, que n'importe quel défi ? Cette appartenance à Lui, comme nous le témoignaient nos amis de l'Aquila: une appartenance à la Présence que personne ne peut briser. la consistance de notre vie dépend du rapport avec cette Présence. La valeur de notre vie dépend de ce rapport, de cette familiarité : mais qui es-Tu, toi qui prends tant soin de mon néant? Voila la grandeur du charisme auquel nous appartenons : appartenir à une histoire, à une expérience de faits qui nous rendent protagonistes, non pas dans le sens d'avoir du pouvoir, mais dans celui de reconnaître une Présence qui répond, qui correspond à l'attente de notre cœur, même au milieu de toutes les difficultés et dans toutes les conditions. Pour cela, tout m'est donné pour reconnaître les traits sans pareil de Sa présence au milieu de nous, qui se révèlent, non pas dans nos pensées, mais dans la vie. On comprend pourquoi saint Paul disait avec gratitude : « Il nous a en effet arrachés à l'empire des ténèbres et nous a transférés dans le Royaume de son Fils tant aimé, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés ».46

Pour cette raison, demandons : ne me quitte jamais, Présence qui toujours me surprends !

⁴⁶ Col 1,13-14.



MESSE

SALUTATIONS INITIALES DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL STANISLAW RYŁKO PRÉSIDENT DU CONSEIL PONTIFICAL POUR LES LAÏCS

Très chers amis, je vous salue tous très cordialement : vous qui êtes venus à Rimini au rendez-vous annuel des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération et vous qui, répandus dans le monde, y participez par liaison satellite.

En vous regardant réunis si nombreux et si recueillis dans un silence priant devant l'autel du Seigneur, les paroles du psaume d'aujourd'hui me viennent spontanément sur les lèvres : « Heureux le peuple qui sait t'acclamer et chemine, ô Seigneur, à la lumière de ton visage » (Ps 88).

Don Giussani disait : « Dieu est miséricorde pour l'homme et la paix en nous a seulement un nom : la miséricorde de Dieu ». Avec dans notre cœur l'écho de ces paroles, reconnaissons-nous pêcheurs, pauvres, vrais mendiants de la divine miséricorde qui ne connaît pas de limite, ni de mesure, et disons ensemble:

Je confesse à Dieu tout puissant...

HOMÉLIE

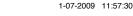
« Me voici, envoie-moi... » (Is 6, 8)

1. Le Seigneur vous fait à nouveau le don de cet important rendez-vous annuel : les Exercices spirituels de la Fraternité. C'est un don de grâce, parce que les Exercices sont un temps fort de retour à l'essentiel, que ce soit dans la vie du mouvement ou dans la vie personnelle de chacun de vous. Vous vous retrouvez à Rimini chaque année. Mais il ne s'agit certes pas de la réplication rituelle d'un événement toujours identique à lui-même. Chaque rendez-vous est différent de celui qui l'a précédé et de celui qui le suivra. Aujourd'hui, ce n'est pas comme l'an dernier. Parce que notre histoire personnelle est différente, est changée. Inépuisable est la capacité de Jésus Christ de nous surprendre avec la nouveauté de son Évangile, à chaque phase de notre existence.





fraternita09 fr.indd 30





Les Exercices spirituels, alors, sont le temps du silence qui permet d'écouter le Seigneur qui ne se rend pas à notre surdité, à notre distraction, à notre indifférence et continue de frapper à la porte de notre vie : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi. » (*Ap* 3, 20). Avec don Giussani, nous pouvons dire que le vrai protagoniste des Exercices est le mendiant : « Jésus Christ mendiant du cœur de l'homme et le cœur de l'homme mendiant de Jésus Christ » (30 mai 1998).

C'est le temps où le Seigneur revigore notre espérance. Cette espérance sans laquelle l'homme ne peut pas vivre, comme nous le rappelle le Saint-Père Benoît XVI. Et ce n'est pas une espérance quelconque, mais la « grande espérance » fondée sur le roc qu'est Jésus Christ lui-même. Mais pourtant, devant les épreuves que la vie n'épargne à personne, elle vacille souvent. Comment en raviver la flamme qui risque souvent de s'éteindre? Où et comment la rallumer? Dans la première lecture que nous avons écoutée, saint Pierre nous explique : « Humiliez-vous [...] sous la puissante main de Dieu, pour qu'il vous élève au bon moment ;de toute votre inquiétude, déchargez-vous sur lui, car il prend soin de vous [...] le Dieu de toute grâce [...] vous rétablira lui-même, vous affermira, vous fortifiera » (1 P 5, 6-10). Voici le message encourageant : Dieu prend soin de nous! Dieu nous aime! Dans le livre du prophète Isaïe, Dieu dit des paroles qui expriment bien le *kairòs* de ces Exercices : « Ne crains pas, car je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom : tu es à moi » (*Is* 43, 1).

2. L'Église célèbre aujourd'hui la fête de l'évangéliste saint Marc, cousin de Barnabé, collaborateur de Paul au cours de son premier voyage apostolique, et surtout disciple de saint Pierre Apôtre, qui l'appelle affectueusement « mon fils » (1 P 5, 13) dans sa lettre. La péricope évangélique que nous venons d'écouter – et qui est justement extraite de l'Évangile selon saint Marc nous invite à nous confronter sérieusement avec le mandat missionnaire que Jésus Christ ressuscité a confié à l'Église, c'est-à-dire à chacun de nous : « Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toute la création » (Mc 16, 15). Évangéliser le monde est donc à toutes les époques la tâche fondamentale de l'Église – sa raison d'être même! Et c'est un défi permanent qui nous interpelle tous, disciples de Jésus Christ. Benoît XVI ne cache pas le caractère dramatique de la situation de l'Évangile dans le monde d'aujourd'hui et même dans des pays de vieille tradition chrétienne – où survit un « christianisme fatigué », éteint et découragé, et où se répand un « étrange oubli de Dieu » et une préoccupante « apostasie silencieuse » des baptisés – et qui, pour cette raison, se transforment en véritables terres de mission. Le Pape







dit : « Nous devrions réfléchir sérieusement sur la façon dont nous pouvons réaliser aujourd'hui une véritable évangélisation, non seulement une nouvelle évangélisation, mais souvent une véritable première évangélisation. Les personnes ne connaissent pas Dieu, ne connaissent pas le Christ. Il existe un nouveau paganisme et il ne suffit pas de s'efforcer de conserver le troupeau existant, même si cela est très important [...]. Je crois que nous devons tous ensemble essayer de trouver de nouvelles façons de ramener l'Évangile dans le monde actuel, d'annoncer de nouveau le Christ et d'établir la foi. » (Cologne, 21 août 2005).

Malheureusement, le pluralisme religieux croissant et la mentalité relativiste propre à la postmodernité sèment, y compris dans ce champ vital pour l'Église, une dangereuse confusion. Et même dans certains milieux ecclésiaux, on entend dire aujourd'hui qu'il suffit d'aider les hommes à être davantage hommes ou davantage fidèles à leur propres traditions religieuses – peu importe lesquelles – sans nécessairement favoriser leur conversion à Jésus Christ et l'adhésion à l'Église. Tout cela au nom d'un faux respect et d'une promotion mal comprise de la liberté de conscience. Les partisans de ce courant de pensée n'aiment pas du tout les mots « évangélisation » et « annonce ». Comme alternative à l'évangélisation, ceux-ci préfèrent parler de « dialogue », en faisant référence à un dialogue qui place tous les interlocuteurs sur le même plan au détriment du critère de vérité. Mais en agissant de cette façon, on trahit le mandat du Ressuscité d'annoncer l'Évangile « à toute la création ». Nous sommes donc reconnaissants à la Congrégation pour la doctrine de la foi d'avoir publié il y a deux ans une « Note doctrinale sur certains aspects de l'évangélisation » (3 décembre 2007). Ce document offre des éclaircissements fondamentaux sur cette question et rappelle que « évangéliser ne signifie pas seulement enseigner une doctrine mais plutôt annoncer Jésus Christ par la parole et par les actes, c'est-à-dire se faire instrument de sa présence et de son action dans le monde. » (n° 2). Dieu n'est pas un prétexte pour parler d'autre chose (pour parler de quelque chose que l'on considère plus intéressant selon la mentalité dominante). Dieu doit redevenir le cœur de l'annonce chrétienne. « Qui ne donne pas Dieu, donne trop peu » (Message pour le Carême 2007) met en garde Benoît XVI. Il ne se réfère pas à un quelconque dieu, mais au Dieu qui s'est révélé dans le visage de Jésus Christ, son Fils unique qui s'est fait homme pour notre salut. Toute personne a le droit d'entendre de notre part, à nous chrétiens, cette bonne nouvelle pour pouvoir vivre en plénitude sa vocation. Un droit auguel correspond notre devoir d'évangéliser selon les paroles de l'Apôtre des nations : « Annoncer l'Évangile en effet n'est pas pour moi un titre de gloire ; c'est une nécessité qui m'incombe. Oui, malheur à moi si je n'annonçais pas







l'Évangile! » (1 Cor 9, 16). Nous, baptisés, devons retrouver le courage et la fierté d'être chrétiens et missionnaires de l'Évangile dans notre monde. Il y a aujourd'hui un besoin véritable d'un réveil des consciences chrétiennes! Nous ne pouvons pas nous laisser intimider par les formes d'intolérance qui prennent pied même dans nos démocraties occidentales, ni par un laïcisme agressif qui prétend effacer Dieu de l'horizon de la vie de l'homme. Certains parlent, non sans raison, d'un « nouvel antichristianisme » et d'une certaine « christianophobie ». Mais nous ne pouvons pas nous cacher derrière un silence inerte. Nous devons redécouvrir la vocation prophétique qui est le propre des baptisés. Comme Isaïe, à la question du Seigneur : « Qui enverrai-je? Qui ira pour nous? », nous devons être prêts à répondre : « Me voici, envoie-moi. » (Is 6, 8).

La vérité s'impose d'elle-même. Pour cette raison – lit-on dans la « Note doctrinale » – « faire appel de manière honnête à l'intelligence et à la liberté d'une personne pour qu'elle rencontre le Christ et son Évangile n'est pas une ingérence indue à son égard, mais plutôt un don légitime et un service qui peuvent rendre plus fécondes les relations entre les hommes. [...] Celui qui annonce l'Évangile participe à la charité du Christ, qui nous a aimés et qui s'est livré pour nous (cf. Ep 5, 2). » (n° 5, 11). Le témoignage personnel et la transmission de la foi de personne à personne - comme dans les premières communautés chrétiennes - restent les voies privilégiées de l'évangélisation, même à notre époque. En s'appuyant sur la demande que certains grecs faisaient à Philippe : « Nous voulons voir Jésus! » (Jn 12, 21), le serviteur de Dieu Jean-Paul II écrivait au début du troisième millénaire de l'ère chrétienne : « Les hommes de notre époque, parfois inconsciemment, demandent aux croyants d'aujourd'hui non seulement de "parler" du Christ, mais en un sens de le leur faire "voir". L'Église n'a-t-elle pas recu la mission de faire briller la lumière du Christ à chaque époque de l'histoire, d'en faire resplendir le visage également aux générations du nouveau millénaire ? » (Novo millennio ineunte, n° 16). C'est une indication importante.

« Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toutes les créatures (*Mc* 16, 15). De nos jours, cette tâche – nous l'avons vu – est devenue particulièrement ardue. Toutefois, les signes d'espérance ne manquent pas. Tout d'abord, la grande floraison de nouveaux charismes qui ont généré le peuple des mouvements ecclésiaux. Ils sont une réponse opportune de l'Esprit Saint aux défis que le monde continue de lancer à la mission évangélisatrice de l'Église. Il suffit de penser au nombre d'hommes et de femmes de notre temps qui, précisément grâce à ces nouveaux charismes, ont rencontré le Christ, ont découvert la beauté fascinante d'être chrétien et se







sont laissés conquérir par une extraordinaire passion missionnaire au service de l'Évangile. Et vous tous, vous en êtes un exemple vivant !

3. Pour conclure notre méditation, tournons notre regard vers celui qui est devenu le modèle éminent des évangélisateurs de tous temps : Paul de Tarse. L'Église est au cœur des célébrations de l'année paulinienne induite par le Pape Benoît XVI pour commémorer le second millénaire de la naissance de l'apôtre des Nations. Nous avons tous besoin de nous approcher idéalement de la « flamme » qui brille symboliquement dans la basilique Saint-Paul-hors-les-murs à Rome pour attiser à nouveau en nous l'audace de la foi et la passion missionnaire dans un monde qui est en train de s'éloigner de Dieu.

D'où naît la gigantesque œuvre d'évangélisation réalisée par Paul ? La réponse est simple : de la rencontre avec le Christ ressuscité aux portes de Damas, qui a changé la vie de Saül. Il tombe de son cheval et, lorsqu'il se relève de terre, le persécuteur brutal de l'Église naissante est un autre homme. Saül devient Paul, disciple du Christ, apôtre intrépide qui versera un jour son sang pour l'Évangile. À propos de cette expérience sur le chemin de Damas, le Saint-Père a dit : « Ce tournant dans sa vie, cette transformation de tout son être ne fut pas le fruit d'un processus psychologique, d'une maturation ou d'une évolution intellectuelle et morale, mais il vint de l'extérieur : ce ne fut pas le fruit de sa pensée, mais de la rencontre avec Jésus Christ. En ce sens, ce ne fut pas simplement une conversion, une maturation de son "moi", mais ce fut une mort et une résurrection pour lui-même : il mourut à sa vie et naquit à une autre vie nouvelle avec le Christ ressuscité. » (Audience générale, 3 septembre 2008). Ce qui avait été important pour lui, essentiel, devient une perte, des déchets (Cf. Ph 3, 8). Maintenant, ce qui compte c'est Jésus Christ et sa parole de salut que Paul veut porter dans le monde entier. Aux destinataires de ses lettres, il écrira : « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi » (Gal 2, 20); « Pour moi [...] vivre c'est le Christ » (Ph 1, 21); « L'amour du Christ nous presse » (2 Cor 5, 14). Sa vie d'apôtre de Jésus Christ a été tout sauf facile: « Voyages sans nombre – écrit-il – dangers des rivières, dangers des brigands, dangers de mes compatriotes, dangers des païens, dangers de la ville, dangers du désert, dangers de la mer, dangers des faux frères! Labeur et fatigue, veilles fréquentes, faim et soif, jeûnes répétés, froid et nudité! » (2 Cor 11, 26-27). Et pour les adversités de la vie apostolique, il a une seule réponse : « Je suis crucifié avec le Christ » (Gal 2, 19) ; « Je peux tout en Celui qui me rend fort » (Ph 4, 13). Voilà Paul. Tout dans sa vie a commencé par la rencontre avec le Ressuscité. Ce n'est pas un hasard







si Benoît XVI répète infatigablement que « le christianisme n'est pas une nouvelle philosophie ou une nouvelle morale, [que] nous ne sommes chrétiens que si nous rencontrons le Christ » (Audience générale, 3 septembre 2008). De génération en génération, c'est de cette manière que naissent les vrais évangélisateurs, témoins persuasifs de l'Évangile. Aujourd'hui encore vous en êtes la preuve.

AVANT LA BÉNÉDICTION

Julián Carrón. Permettez-moi, Votre Éminence, de vous remercier au nom de tous nos amis pour votre présence parmi nous qui rend le Saint-Père présent, qui témoigne de la contemporanéité de Jésus Christ parmi nous, et pour nous avoir rappelé que la grâce que nous avons reçue est pour tous, est pour la mission, pour communiquer à tous la beauté que nous avons rencontrée.

Merci Votre Éminence.

Cardinale Rylko. Merci à vous tous pour ce splendide témoignage que vous rendez à l'Église et au monde chaque fois que vous vous rencontrez au cours des Exercices spirituels.

Personnellement, venir ici célébrer avec vous l'Eucharistie est toujours un don, une recharge spirituelle. Merci.







Samedi 25 avril, l'après-midi

À l'entrée et à la sortie du salon : Ludwig van Beethoven, Quartet pour archets en la mineur, op. 132 Quartet italien "Spirto Gentil" n. 49, Decca

■ SECONDE MÉDITATION Julián Carrón

La contemporanéité de Jésus Christ

1. De la foi vient la méthode

a) Quelque chose qui vient en premier

Au cours de la première leçon, en essayant de répondre à la fracture entre savoir et croire, nous avons du revenir à ce qu'est le christianisme : un Fait, la rencontre avec une Réalité différente et irréductible. Mais si la foi est une connaissance et requiert constamment l'usage de la raison, elle doit toujours rester face à cet Événement présent qui la défie. Déjà l'année dernière, nous avions dit que la connaissance nouvelle implique d'être contemporain de l'Événement qui la génère et la soutient continuellement.

C'est pour cela que nous ne répondons pas de manière exhaustive à la question posée par la situation où nous nous trouvons tant que nous n'avons pas répondu à cette autre question : comment l'Événement chrétien demeure-t-il continuellement contemporain ? C'est seulement en répondant à cette question que nous pouvons dépasser définitivement la fracture entre savoir et croire. Et pour répondre, il ne suffit pas de reconnaître ce que nous avons dit ce matin (que le christianisme est un événement historique), comme on le voit au fait qu'en bien des occasions, même si nous reconnaissons que le christianisme est un événement historique, ce qui reste de cet événement historique est seulement la Bible. De cette façon, de la religion de l'événement, nous passons tout de suite à la religion du livre : nous avons perdu l'histoire en chemin, l'événement devient seulement un mot.

Et nous comprenons bien la portée de cette question grâce à l'événement historique du charisme qui nous a fascinés. Nous aussi nous avons du et devons affronter le même problème. Aucun d'entre nous ne doute que le charisme est un fait historique, la rencontre avec une humanité différente, celle de don







Giussani. Mais maintenant qu'il n'est plus là, la « manière » dont le charisme qui nous a fascinés demeure aujourd'hui devient plus pressante, et la tentation qui est aussi la nôtre est de dire qu'il demeure à travers les textes. Au-delà du souvenir de sa personne, qui dans le temps aurait inévitablement tendance à s'atténuer, ce que nous avons de plus concret – avons-nous tendance à dire – ce sont les textes, les livres.

Les livres sont certainement un bien immense, comme don Giussani nous l'a toujours dit. Ils resteront toujours pour nous comme canon, comme règle de l'expérience de vie que don Giussani a faite grâce à sa foi. Mais s'il ne restait que les livres, tôt ou tard nous nous retrouverions dans la même situation que les Juifs lorsque la voix prophétique s'est éteinte : seuls avec les textes, il ne reste plus qu'à les interpréter. Et c'est le moment de l'histoire où sont apparus les scribes, les docteurs de la loi, les experts en interprétation. Nous savons bien que ce risque n'est pas une manière de parler, que bien souvent l'école de communauté peut devenir cela, et nous savons très bien combien cela peut être ennuyeux.

Si tel était notre destin, nous nous rendrions vite compte que nous resterions coincés dans nos interprétations, nous serions comme tout le monde et nous ne parviendrions pas à comprendre don Giussani au-delà de notre capacité de comprendre, parce que nous ne réussirions pas à sortir de nos présupposés : et le charisme, à ce stade, serait fini. Parce que l'interprétation ne suffirait pas à soutenir la vie, à la rendre intéressante.

En février 1984, don Giussani disait :

« Mais qu'est-ce qui peut faire demeurer [...] l'amour envers soi, la tendresse envers soi-même et donc, comme reflet, comme reflux, la tendresse envers les autres, l'amour au destin, l'amour à son destin et celui des autres ? Qu'est-ce qui peut soutenir cela ? Voilà, un Christ comme fait historique lointain peut être lu comme une belle page de littérature, peut même donner un input momentané, peut générer une émotion, peut susciter de la nostalgie, mais maintenant, [...] avec cette fatigue, avec cette facilité à la mélancolie, avec cet étrange masochisme que la vie d'aujourd'hui tend à faciliter ou bien avec cette indifférence et ce cynisme [...], comment s'accepter soi-même et accepter les autres au nom d'un discours ? [...] Ce que je veux dire, c'est que l'on ne peut pas demeurer dans l'amour envers soi-même si Jésus Christ n'est pas une présence comme une mère est une présence pour son enfant qui ne sait pas comment faire [...]. Si Jésus Christ n'est pas présent maintenant – maintenant! – je ne peux pas m'aimer maintenant et je ne peux t'aimer maintenant. Si Jésus Christ n'est pas ressuscité, je suis fini, même si j'ai toutes Ses paroles, même si j'ai tous Ses évangiles. Avec les textes des évangiles, à la limite, je pourrais aussi me suicider, mais







avec la présence de Jésus Christ non, avec la présence reconnue de Jésus Christ, non! ».47

C'est pour cela qu'il est urgent que nous répondions clairement à cette question. Et là, le texte Quelque chose qui vient avant nous aide de manière impressionnante. Nous l'avons vu ce matin lorsqu'il nous a rappelé que le christianisme est un fait, et cela nous le contresignerions tous. Mais la question la plus bouleversante commence après : la grande révolution est de dire que le christianisme demeure comme un fait. Et cela ne vas pas de soi :

« La rencontre avec une présence d'une humanité différente vient en premier (Le terme prima, employé dans le texte italien, possède la double signification de « en premier » et « avant », Ndt), non seulement au commencement, mais à chaque moment qui suit le commencement : un an ou vingt ans plus tard. Le phénomène initial – l'impact avec une diversité humaine et la stupeur qui en naît – est destiné à rester le phénomène initial et originel de chaque moment du développement. Car il n'y a aucun développement si cet impact initial ne se répète pas, c'est-à-dire si l'événement ne reste pas contemporain. [...] Le facteur d'origine est, en permanence, l'impact avec une réalité humaine différente. »48

Pour cela, nous devons ajouter ceci à ce que nous avons dit ce matin : la contemporanéité du Christ n'est pas une condition seulement du début mais de chaque étape du chemin. L'alternative est claire : ou bien elle se renouvelle, elle arrive à nouveau, ou bien rien ne se passe, il n'y a pas de vraie continuité et le charisme est mort et enterré. Mais ce qui est le plus bouleversant, c'est que si elle ne se renouvelle pas maintenant, nous ne comprenons pas non plus ce qui était arrivé au début, parce que « si une personne ne vit pas maintenant l'impact avec une réalité humaine nouvelle, elle ne comprend pas non plus ce qui lui était arrivé alors. Il faut que l'événement advienne à nouveau maintenant pour que l'événement initial s'éclaire et s'approfondisse et pour qu'il puisse s'établir ainsi une continuité ».49

Si cela n'arrive pas, ce n'est pas que nous ne faisons rien : « Aussitôt on théorise l'événement arrivé, et l'on tâtonne, à la recherche d'appuis pour substituer [des appuis de substitution pour vivre, parce qu'un discours ne peut pas soutenir la vie] Ce qui est vraiment à l'origine de la différence. »⁵⁰ Et quels sont ces appuis de substitution? Ceux de tout le monde : « Le pouvoir, surtout le pouvoir économique, est l'abolition de tous les dieux, sauf un, dans sa triple





⁴⁷ Il est fait référence au texte d'une Équipe contenue dans le volume de L. Giussani, Qui e ora (1984-1985), en cours de publication auprès de la BUR, pp. 76-77.

⁴⁸ Luigi Giussani, « Quelque chose qui vient avant », op. cit., p. 4.

⁴⁹ Ibidem.

⁵⁰ Ibidem.



version : usure, luxure, pouvoir, comme le disait Eliot ». ⁵¹ Non parce que nous sommes pires que les autres, mais parce que c'est inévitable. S'Il n'est pas présent et s'Il n'est pas en mesure d'attirer toute notre affection et tout notre cœur, nous recherchons des appuis de substitution.

On vit pour quelque chose qui arrive maintenant. Pour cette raison, si nous voulons savoir si demeure parmi nous ce que l'Esprit a commencé il y a des années à travers don Giussani, voici le critère que lui-même nous a laissé : « La continuité avec ce qui est survenu au début ne se produit [...] qu'à travers la grâce d'un impact toujours nouveau, et qui laisse stupéfait, comme s'il s'agissait de la première fois. [Et si ce n'est pas clair, il nous aussi offre la contrepreuve :] Sinon, au lieu de cette stupeur, ce qui domine, ce sont [nos] pensées ». 52 Voilà l'alternative. Alors, face à la tentation de le réduire à des textes, à une organisation, il insiste sur le fait qu'il n'y a pas de différence de méthode entre le début et la continuation, parce que c'est la foi qui dicte toujours la méthode : de la foi vient la méthode. Cela veut dire que le charisme demeure dans l'humanité différente qui nous frappe maintenant ; l'humanité différente qui continue de se produire aujourd'hui : voilà ce qui témoigne que Jésus Christ demeure contemporain et qui nous confirme que nous sommes en train de suivre don Giussani comme il nous l'a appris. C'est cette différence qui Le rend présent parmi nous.

La différence entre les scribes et le christianisme, nous la voyons en ces jours de Pâques de manière spectaculaire, parce que ce qui reste ce ne sont pas les discours, ce ne sont pas des textes – qui, d'ailleurs, n'existaient pas encore ! – c'est Sa présence qui demeure, qui prolonge dans le présent ce qui existait au début. Qu'y avait-il eu au début ? Tous les Évangiles illustrent la différence entre Jésus et les scribes, au point que tous en restaient frappés : « Et ils étaient frappés de son enseignement, car il les enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes. »⁵³ Et un peu plus loin : « Et ils furent tous effrayés, de sorte qu'ils se demandaient entre eux : "Qu'est cela ? Un enseignement nouveau, donné d'autorité! Même aux esprits impurs, il commande et ils lui obéissent" ».⁵⁴ Non pas comme les scribes. Il leur enseignait avec autorité et non comme les scribes (nous avons tous lu ces textes ; mais combien est différente la loyauté de don Giussani à l'égard de ce qui est témoigné dans l'Évangile). Et cette différence, comment demeure-t-elle ? Il est impressionnant de se rendre compte de ce qui arrive chaque jour dans la liturgie. L'Église nous fait lire les

fraternita09 fr.indd 39





⁵¹ Cf. Luigi Giussani, Avvenimento di libertà, Marietti, Gènes, 2002, p. 188.

⁵² Luigi Giussani, « Quelque chose qui vient avant », op. cit., p. 4.

⁵³ Mc 1,22.

⁵⁴ Mc 1.27.



Actes des apôtres, où l'on raconte les faits, les miracles, l'humanité différente qui demeure, le changement des personnes qui survient ; et en même temps elle nous fait écouter – dans l'Évangile – les récits des apparitions de Jésus. Ce sont deux réalités qui s'éclairent mutuellement : c'est comme dire que la résurrection vraie, réelle, se voit non seulement aux apparitions de Jésus (elles ne sont pas des hallucinations de visionnaires de la part des apôtres mais sont de vraies apparitions, comme le montrent les faits que nous lisons dans les Actes des apôtres). Et pour que nous ne restions pas sur des faits en pensant qu'ils n'ont rien à voir avec Jésus Christ ressuscité, la liturgie de l'Église y associe le récit des apparitions : pour que vous voyez que les faits que vous entendez sont l'illustration de Sa présence. Quelle éducation l'Église nous offre-t-elle chaque jour ! Ce que nous dit don Giussani n'est autre que l'illustration de ce qu'est le christianisme.

Maintenant, nous pouvons mieux comprendre la portée méthodologique du titre des Exercices, « De la foi vient la méthode », parce que la seule possibilité de ne pas succomber, de ne pas faire le scribe ou d'interpréter, c'est la permanence de Jésus Christ dans le temps, Sa contemporanéité : ou bien le christianisme est un événement à chaque instant, ou bien ce n'est plus le christianisme. Nous serions en train de parler d'une autre chose, parce que les Écritures (les Actes des apôtres, les Évangiles) restent comme le canon de ce que sera toujours le christianisme : si ce n'est pas comme cela, ce n'est pas le christianisme, même si nous employons les mêmes mots.

C'est la même chose qui arrive parmi nous. La disparition de don Giussani aurait pu nous faire penser que nous restions avec son seul souvenir ou avec ses textes. Au contraire, chacun de nous peut voir ce qui arrive : des témoins et des faits. Et c'est cela la manière dont il demeure, dont il nous accompagne et nous génère comme des fils, au point qu'aujourd'hui nous le sentons plus père que jamais. C'est bien autre chose que de simples textes, c'est bien autre chose qu'un simple souvenir! Cela ne peut pas et ne doit pas vouloir dire déprécier, dévaluer ou vider le passé qui m'a conduit jusqu'ici. Il appartient à un unique dessein. Le charisme de don Giussani vit par la force de l'Esprit, mais la personne de don Giussani n'appartient pas au passé.

Conscients de cela, nous pouvons affronter une question sournoise qui émerge très souvent parmi nous. La question : « Comment demeure-t-il ? » contient souvent une incertitude. La question : « Comment demeure-t-il ? » signifie en réalité pour nous : « Comment le fais-je demeurer ? Comment fais-je demeurer l'événement qui m'a pris ? ». Lors de la rencontre avec les enseignants, par exemple, pour expliquer l'expression « Comment demeure-t-il ? » beaucoup disaient « comment faire demeurer cette chose ? ». Et ce n'est pas la même question ! Don Giussani a vécu sans jamais se poser le problème de







« comment faire demeurer ». C'est précisément là que réside notre incertitude. Je suis frappé par un fait qui m'avait d'abord échappé lorsque j'avais lu *Quelque chose qui vient avant*. Si vous regardez attentivement ce texte, il n'y a pas trace de cette préoccupation chez don Giussani. Chez don Giussani, « comment demeure-t-il ? » est une question qui part d'une certitude, comme pour nous aider à comprendre : « Regardez comment il demeure ! », non pas comme un discours, ni comme une organisation, mais comme l'événement d'une humanité changée. Et il répète infatigablement que la méthode est toujours la même : la rencontre avec une humanité différente ; il ne se préoccupe pas, à l'inverse de nous, de : « Comment faire pour le faire demeurer ? ». Insister sur cette question nous montre une fois de plus que nous sommes incertains, que nous n'avons pas compris ce qui nous est arrivé, que pour nous la foi n'est pas un parcours de la connaissance, qu'il y a encore une fracture entre savoir et croire. Nous continuons à penser que c'est nous qui générons, qui soutenons la baraque et que c'est nous qui devons nous préoccuper de cela.

C'est à Jésus Christ ressuscité de penser comment demeurer! Cela, ce n'est pas notre problème. Il nous incombe de Le reconnaître chaque fois qu'il arrive dans notre vie. Pour cela, le christianisme vécu de cette manière est quelque chose qui donne des frissons. Et de cette manière, il défie continuellement notre liberté, à travers cette différence présente. Cette différence est un bien, elle est un signe de la préférence que le Christ a pour nous, non pas quelque chose dont il faut se défendre. Cette contemporanéité défie chacun de nous en nous plaçant face à cette alternative : ou bien s'agripper à ce que nous savons déjà (en considérant le passé comme une idole) c'est-à-dire posséder certains textes et une certaine pensée, ou bien s'ouvrir au caractère imprévu de la manière dont cela arrive maintenant, en nous rendant disponibles pour suivre ce que Jésus Christ fait aujourd'hui (la manière toujours nouvelle dont il se manifeste). Voilà la vraie décision, parce que face à la nouveauté, il y a toujours le risque de la peur de la nouveauté. Mais nous – mes amis, soyons sincères – la plupart du temps nous nous défendons de la nouveauté. Lorsque quelque chose bouge, lorsqu'une nouveauté apparaît à l'horizon, nous faisons tout de suite marche arrière. Mais voici précisément ce qu'est Jésus Christ : la nouveauté tous les iours de la vie.

Pour cette raison, il n'y a pas de meilleure description de l'alternative face à laquelle nous sommes que la parabole des deux fils :

« Il était entré dans le Temple et il enseignait, quand les grands prêtres et les anciens du peuple s'approchèrent et lui dirent : "Par quelle autorité fais-tu cela ? Et qui t'a donné cette autorité ?". Jésus leur répondit : "De mon côté, je vais vous poser une question, une seule ; si vous m'y répondez, moi aussi je vous dirai par quelle autorité je fais cela. Le baptême de Jean, d'où était-il ? Du







Ciel ou des hommes ?" Mais ils se faisaient en eux-mêmes ce raisonnement : "Si nous disons 'du ciel', il nous dira : 'Pourquoi donc n'avez-vous pas cru en lui ?' Et si nous disons : 'Des hommes', nous avons à craindre la foule, car tous tiennent Jean pour un prophète". Et ils firent à Jésus cette réponse : "Nous ne savons pas". De son côté, il répliqua : "Moi non plus, je ne vous dis pas par quelle autorité je fais cela". [Puis il raconte cette parabole] : "Mais dites-moi votre avis. Un homme avait deux enfants. S'adressant au premier, il dit : 'Mon enfant, va-t'en travailler à la vigne'. 'Je ne veux pas', répondit-il ; ensuite, pris de remords, il y alla. S'adressant au second, il dit la même chose ; l'autre répondit : 'Entendu, Seigneur', et il n'y alla point. Lequel des deux a fait la volonté du père ?". "Le premier", disent-ils. Jésus leur dit : "En vérité je vous le dis, les publicains et les prostituées arrivent avant vous au Royaume de Dieu. [Que veut dire cela? Il s'adresse aux grands prêtres et aux anciens, c'est-à-dire à ceux qui ont dit oui au début, puis ont dit non à Jésus Christ; alors que les autres ont dit non, ils se fichaient de la loi, mais face à Lui, ils ont dit oui]. En effet, Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous n'avez pas cru en lui; les publicains, eux, et les prostituées ont cru en lui ; et vous, devant cet exemple, vous n'avez même pas eu un remord tardif qui vous fit croire en lui." »55

Comme ces grands prêtres, nous courrons ce risque. Nous devons décider, parce que nous, comme eux, pourrions penser : « Nous connaissons déjà le chemin. Pourquoi devrions-nous croire à Cet Homme là ? ». Ou bien nous pouvons être comme les publicains face à ce qui arrive, parce que l'histoire que nous avons vécue nous a conduits jusqu'ici pour nous éduquer à demeurer face au Mystère qui arrive maintenant, qui vient à notre rencontre maintenant. Si nous ne sommes pas disponibles à ce qui arrive maintenant, au lieu d'être une aide, notre histoire devient un obstacle parce que nous sommes dominés par une possession plus que par une ouverture. Alors on comprend la portée du rappel de Jésus :

« En ce temps-là Jésus prit la parole et dit : "Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir. Tout m'a été remis par mon Père, et nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père ,et nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler. Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez soulagement pour vos âmes. Oui, mon joug est aisé et mon fardeau léger. »⁵⁶



⁵⁵ Mt 21, 23-32.

⁵⁶ Mt 11.25-30.



Les simples sont les vrais sages, les vrais intelligents : c'est chez eux que le passé a produit le fruit d'une ouverture, d'une éducation à demeurer face à cet événement qui arrive maintenant. Pour cela, la vérification de ce passé se réalise toujours dans le présent. Mais moi, suis-je disponible à la manière dont le Mystère, à travers le charisme, se montre face à moi maintenant ? Voilà le vrai défi que nous lance don Giussani : il demeure à travers la même modalité, l'humanité différente qui survient maintenant. Sommes-nous disponibles ?

b) Non pas des interprètes, mais des témoins

Pour cela, la conscience de la méthode de la foi nous fait comprendre que ce dont nous avons besoin ce ne sont pas des interprètes mais des témoins : nous n'avons pas besoin de quelqu'un qui explique, mais de quelqu'un qui nous témoigne le changement qui arrive maintenant. Sinon, nous restons bloqués dans nos pensées. Comme nous l'avons vu ces derniers mois, nous pouvons même faire l'école de communauté, mais en allant contre la méthode que l'école de communauté nous enseigne :

« Mais alors l'aspect important de "l'école de communauté" est avant tout quelqu'un qui "enseigne": quelqu'un – ou quelques-uns – chez qui l'impact initial se renouvelle et se dilate, s'offrant comme occasion pour la répétition chez d'autres personnes de la surprise première. Il faut que celui qui guide "l'école de communauté" communique une expérience dans laquelle se renouvelle la stupeur initiale et non pas, au contraire, qu'il remplisse un rôle ou une tâche. Ce qui part d'une conscience de soi-même comme rôle, qui met en mouvement à partir d'une vision de soi comme maîtrise et supériorité [comme les scribes, justement], avec la prétention d'enseigner, ne peut pas être la communication d'une expérience. Car seul l'Esprit de Dieu enseigne : c'est l'Esprit qui donne le premier sursaut et qui le renouvelle. Celui qui, en guidant "l'école de communauté", communique une expérience dans laquelle la surprise initiale se produit de nouveau, effectue cette communication en rendant raison des mots qui sont employés ».⁵⁷ C'est parce que, dans le christianisme, le contenu et la méthode coïncident, comme l'a récemment répété Benoît XVI : « Dans le mystère de l'incarnation du Verbe, c'est-à-dire dans le fait que Dieu s'est fait homme comme nous, réside aussi bien le contenu que la méthode de l'annonce chrétienne ».58 Et c'est ce qui pourrait donner une réponse au besoin qu'ont les personnes qui nous rencontrent. Parce qu'ainsi nous pouvons nous aussi devenir des témoins, c'est seulement cela qui rend présent à tous le christianisme





⁵⁷ Luigi Giussani, « Quelque chose qui vient avant », op. cit., p.6.

⁵⁸ Benoît XVI, Aux participants à l'assemblée plénière de la Congrégation pour le clergé, 16 mars 2009.



comme événement aujourd'hui. L'Évangile décrit cette dynamique presque en passant : « Tous les publicains et les pécheurs s'approchaient de lui pour l'entendre ».59 C'était un très fort attrait ce qui rendait Jésus comme cela : ils ne s'éloignaient pas, ils s'approchaient. En y pensant, cela semble banal, mais tout est là. Sa manière de se poser, de vivre, de demeurer dans le réel était ce qui poussait les gens à s'approcher. Cela ne semble rien, presque un germe, mais ce fut l'origine de cette différence qui est arrivée jusqu'ici, jusqu'à chacun d'entre nous. Sa présence demeure dans l'histoire à travers ceux qui vivent comme cela, qui possèdent cet attrait dans leur manière de vivre. Le concile Vatican II le dit en parlant des témoins : « C'est dans la vie de ceux qui, tout en partageant notre condition humaine, reflètent pourtant davantage les traits du Christ que Dieu se fait présent, qu'il manifeste avec éclat son visage. En eux c'est lui-même qui nous parle et nous montre le signe de son Royaume; et c'est vers ce Royaume que, guidés par ces hommes, témoins de la vérité de l'Évangile, nous nous sentons puissamment attirés ».60 Il dit cela du témoin, qui est celui qui traduit ce que dit l'Évangile. Comme le racontent certains des très beaux témoignages du livre Liberi [Libres, disponible en italien; Ndt] de Giovanna Parravicini, comme celui de l'homme que l'on devait transférer de prison en prison parce qu'en très peu de temps même les gardiens se convertissaient au christianisme. Ou bien pensez à ce juge de gauche qui amène sa mère dans une structure tenue par nos amis parce que, dit-il, « Personne ne traite les personnes de la manière dont vous le faites ». Ou bien encore à ces chinois bouddhistes qui, frappés par la beauté de vie des chrétiens dans une paroisse, demandent de faire les funérailles de l'un des leurs dans l'église. Ce sont tous des témoignages de cet attrait dans le présent, de comment il demeure. Et là Charles Péguy nous a donné la description pérenne de la méthode chrétienne : « Mais Jésus vint. Il avait trois ans à faire. Il fit ses trois ans. Mais il ne perdit pas ses trois ans, il ne les employa pas à geindre et à interpeller le malheur des temps. Il y avait pourtant le malheur des temps, de son temps. Le monde moderne venait, était prêt. Il y coupa (court). Oh d'une manière bien simple. En faisant le christianisme. En intercalant le monde chrétien. Il n'incrimina, il n'accusa personne. Il sauva. »⁶¹

c) Suivre et obéir

La condition pour devenir témoin est de suivre, parce que le témoin est celui qui suit ce qui arrive. C'est ce qui frappe, en lisant et écoutant les Actes des

⁶¹ Charles Péguy, *Véronique – Le dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, dans Œuvres en prose, Gallimard-La Pléiade, Paris, 1961, pp. 418-419.





⁵⁹ Lc 15,1.

⁶⁰ Concile Vatican II, Lumen Gentium, n° 50.



Apôtres. Après la guérison de l'estropié, Pierre et Jean sont conduits devant le sanhédrin. « Alors Pierre, rempli de l'Esprit Saint, leur dit : "Chefs du peuple et anciens, puisqu'aujourd'hui nous avons à répondre en justice du bien fait à un infirme et du moyen par lequel il a été guéri, sachez-le bien, vous tous, ainsi que tout le peuple d'Israël : c'est par le nom de Jésus le Nazaréen, celui que vous, vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité des morts, c'est par son nom et par nul autre que cet homme se présente guéri devant vous" ».62 Face à la tentative de les empêcher de dire ces choses. Pierre et Jean ne cèdent pas : « Ils les firent alors sortir du Sanhédrin et se mirent à délibérer entre eux. Ils disaient : "Qu'allons-nous faire de ces gens-là? Qu'un signe notoire ait été opéré par eux, c'est trop clair pour tous les habitants de Jérusalem, et nous ne pouvons le nier. Mais pour que cela ne se répande pas davantage dans le peuple, empêchons-les par des menaces de parler désormais à qui que ce soit en ce nom-là". Il les rappelèrent donc et leur défendirent de souffler mot et d'enseigner au nom de Jésus. Mais Pierre et Jean de leur rétorquer : "S'il est juste aux yeux de Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu, à vous d'en juger. Nous ne pouvons pas, quant à nous, ne pas publier ce que nous avons vu et entendu" ».63

Que veut dire obéir, pour eux ? Reconnaître ce qu'ils ont vu et entendu : non pas « être meilleurs », mais reconnaître ce qu'ils ont vu et entendu, ce que Dieu opère parmi eux. Les disciples continuaient à prendre part à l'événement de Jésus Christ à travers ce qui arrivait dans leur contemporanéité. Le miracle témoignait que Jésus Christ restait présent, mais avec une modalité toute différente : à travers le miracle, pas à travers Sa présence terrestre ni à travers une apparition. Et il est frappant de voir combien les disciples sont disponibles à Le reconnaître à l'œuvre. Comme le dit don Giussani : « Il faut "quelque chose qui vient avant", dont tout cela ne représente que l'instrument de développement. Il faut donc qu'advienne de nouveau ce qui [...] est arrivé au commencement : non pas "comme" c'est arrivé au commencement, mais "ce qui" est arrivé au commencement : l'impact avec une diversité humaine au travers duquel le même événement qui les a mis en mouvement à l'origine se renouvelle. ». 64 Ce n'est que de cette manière, en suivant, que nous continuons à être des témoins dans le présent de ce qui arrive maintenant.

« Il n'existe de compagnie que dans l'obéissance. [...] La compagnie n'est pas faite par celui qui la conduit; la compagnie est faite par l'Esprit, qui est suscité dans le cœur de tous, et un enfant peut être plus riche que moi, mais [ose-





⁶² Ac 4,8-10.

Luigi Giussani, « Quelque chose qui vient avant », op. cit., p.6.



t-il dire] celui qui guide, c'est moi ».65 Nous ne devons pas nous scandaliser de ces mots de don Giussani, parce qu'il a toujours eu en aversion toute tentative de personnalisme dans la manière de concevoir l'obéissance (le personnalisme est la gangrène de n'importe quel type d'association humaine), et qu'il nous a enseigné que « suivre » n'est pas suivre la personne mais l'expérience que cette personne vit. Cela nous rend libres par rapport à la personne à laquelle nous obéissons.

2. La fleur de l'espérance

Le signe que l'on dépasse la fracture entre savoir et croire, c'est que l'on atteint une certitude qui puisse soutenir la vie. Et cela se voit à l'espérance. « Si la foi consiste à reconnaître une Présence certaine, à reconnaître avec certitude cette Présence, l'espérance c'est reconnaître la certitude pour le futur qui naît de cette Présence ». 66 De la foi, telle une fleur, naît l'espérance. Il y a tant de signes parmi nous de cette espérance, mais dès le début de l'école de communauté a émergé clairement l'ambiguïté dans la manière de concevoir l'espérance. De nombreuses interventions lors de l'école de communauté ont montré que l'espérance est conçue comme une capacité qui est la nôtre, un résultat de nos ressources, au point que dès que nous prenons conscience que nous n'y arrivons pas, l'espérance s'écroule, parce que c'est moi le point d'appui. Voyez-vous ? Nous utilisons l'école de communauté contre ce que l'école de communauté témoigne. Puisque le livre de l'école de communauté ne peut pas protester contre la réduction à laquelle nous le soumettons, il faut des témoins qui puissent lutter contre cette réduction. Sans cela, lorsque nous voyons s'écrouler nos ressources, il ne reste plus que « Qui sait ? » parce que « le terme de la certitude naturelle est l'expression "Qui sait ?" ».67 Comme c'est vrai, ce que dit Péguy : « Pour espérer, [...] il faut avoir obtenu, reçu une grande grâce »!⁶⁸ Pour cela, l'espérance est le test de la foi, le test que l'on a reçu la grâce de la foi, c'est-à-dire que l'on a reconnu une Présence présente.

Le Pape nous l'a rappelé le jour de Pâques :

« De tout cœur, je formule pour vous tous des vœux de Pâques avec les mots de saint Augustin : "*Resurrectio Domini, spes nostra* – la résurrection du Seigneur est notre espérance" (*Sermon* 261, 1). Par cette affirmation, le grand





⁶⁵ Cf. Luigi Giussani, Uomini senza patria (1982-1983), op. cit., p. 110.

⁶⁶ Luigi Giussani, Peut-on vivre ainsi?, op. cit., p. 143.

⁶⁷ Ibidem, p. 177.

⁶⁸ Charles Péguy, Le Porche du mystère de la deuxième vertu, dans Œuvres poétiques complètes, Gallimard-La Pléiade, paris, 1975, p. 538.



Évêque expliquait à ses fidèles que Jésus est ressuscité afin que nous-mêmes, pourtant destinés à mourir, nous ne désespérions pas en pensant qu'avec la mort la vie est totalement finie ; le Christ est ressuscité pour nous donner l'espérance [...]. La résurrection n'est donc pas une théorie, mais une réalité historique révélée par l'Homme Jésus Christ à travers sa "pâque", son "passage" qui a ouvert une "voie nouvelle" entre la terre et le Ciel (cf. He 10, 20). Ce n'est ni un mythe, ni un rêve, ce n'est ni une vision, ni une utopie, ce n'est pas une fable, mais un événement unique et définitif: Jésus de Nazareth, fils de Marie, qui au soir du Vendredi saint a été descendu de la Croix et mis au tombeau, est sorti victorieux de la tombe. En effet, à l'aube du premier jour après le sabbat, Pierre et Jean ont trouvé le tombeau vide. Madeleine et les autres femmes ont rencontré Jésus ressuscité : il a été reconnu aussi par les deux disciples d'Emmaüs à la fraction du pain ; le Ressuscité est apparu aux Apôtres le soir venu dans le Cénacle et ensuite à beaucoup d'autres disciples en Galilée. [...] C'est un fait que si le Christ n'était pas ressuscité, le "néant" serait destiné à l'emporter. Si nous retirons le Christ et sa résurrection, il n'y a pas d'issue pour l'homme et toute espérance demeure une illusion ».69

Si nous ne pouvons pas vraiment connaître que Jésus Christ est ressuscité, si nous ne pouvons pas vaincre la fracture entre savoir et croire, il n'y a pas de possibilité d'espérance. S'il n'y a pas cette connaissance de la réalité, de la résurrection comme fait réel, illustrée à travers le changement que nous pouvons voir maintenant comme le voyaient ceux qui ont rencontré Pierre et Jean, il n'y a pas de possibilité d'espérance.

C'est seulement parce que Jésus Christ est ressuscité, parce qu'il est là, que maintenant nous pouvons regarder en face la grande question : « Ces désirs seront-ils satisfaits ou non? Voilà la question. Nous pouvons être sûrs que se réaliseront ces désirs qui découlent des exigences du cœur [désirs de l'infini], [...] dans la mesure où nous avons confiance et où nous nous abandonnons à la Présence indiquée par la foi [la présence de Jésus ressuscité] ». ⁷⁰ Cela signifie que mon désir s'accomplit seulement si je m'abandonne à la Présence que la foi a reconnue. Les exigences du cœur disent que l'objet du cœur existe; mais la certitude que cela arrivera ne peut être soutenue par notre cœur, la certitude que cela arrivera peut seulement provenir de la Présence reconnue par la foi. Ce n'est pas nous, mais c'est Lui, c'est la Présence exceptionnelle que la foi reconnaît. Pour cela, la forme de la réponse au désir de chacun de nous est Jésus Christ lui-même: Jésus Christ est la seule espérance de l'accomplissement de notre affection. Lui seul, Lui seul est capable d'accomplir, de satisfaire vrai-



47

Benoît XVI, Message Urbi et Orbi, Pâques 2009.

Luigi Giussani, Peut-on vivre ainsi?, op. cit., p. 151.



ment l'affectivité, le désir de bonheur qui est en nous, personne d'autre n'est en mesure de nous satisfaire réellement. Pour cela, l'espérance est l'accomplissement de l'affection. Tous les hommes brûlent de désir, mais qu'il est difficile d'en trouver un qui dise : « Dieu, c'est toi mon Dieu, je te cherche, mon âme a soif de toi, après toi languit ma chair, terre aride, altérée, sans eau. »⁷¹ C'est-à-dire conscient que c'est seulement Lui qui est en mesure d'accomplir ce désir. Pour cela, il faut fêter Jésus Christ, parce que Jésus Christ existe! Don Giussani dit que « la première chose à laquelle vous devez vous aider, c'est de fêter l'évidence qu'il existe un terme ultime de bonheur qui est devenu homme, c'est-à-dire Jésus Christ ; que Jésus Christ existe ».⁷² Et qui peut le fêter vraiment, c'est-à-dire pas de manière formelle? Celui qui se rend compte de ce qu'est la vraie nature du désir du cœur (comme nous le disions ce matin).

Mais l'une des plus grandes difficultés que nous avons trouvées dans l'école de communauté a été le passage de « l'inévitable incertitude ». Don Giussani, qui ne nous cache rien du chemin humain, affirme que « la certitude de la foi engendre la certitude de l'espérance, mais la façon dont naît en nous cette certitude de l'espérance nous laisse une vision confuse, un trouble, comme un doute qui est une incertitude, parce que nous ne parvenons d'aucune manière à imaginer, à distinguer de façon claire ce que sera ce futur ». Ta Alors apparaît cette inévitable incertitude, parce qu'il y a ce passage, cette distance entre le moment où s'introduit l'espérance dans la rencontre avec cette Présence et le moment où elle s'accomplit. Nous l'avons vu dans *Le monologue de Judas* : « Mais ensuite les jours passaient / et son règne ne venait pas, / je lui avais désormais tout donné / et lui me trahissait ». Judas avait sa propre image de la façon dont Jésus devait accomplir l'espérance qu'il avait suscitée en lui. « Mais le temps de la moisson / c'est mon Seigneur qui le connaît », sons-nous chanté.

Pour cette raison, l'alternative c'est s'abandonner ou bien chercher par nous-mêmes la solution. « Au contraire, la vie qui s'abandonne à la force du destin qui s'est révélé dans le Christ, qui s'abandonne à la force du Christ, est dominée par un sentiment de joie [...]. Dans la mesure où cette certitude et cet abandon n'existent pas, l'alternative c'est de se lamenter. Il ne s'agit pas de la plainte qui déchire le cœur de l'enfant lorsqu'il souffre, mais de cette plainte qui encombre le cœur et l'oreille de celui qui écoute, qui alourdit la vie de tous ceux qui nous entourent et fait de notre existence une condamnation non seule-





⁷¹ Ps 63 (62), 2.

⁷² Cf. Luigi Giussani, Affezione e dimora, BUR, Milan, 2001, p. 38.

⁷³ Luigi Giussani, *Peut-on vivre ainsi*?, op. cit., p. 158.

⁷⁴ Cf. Claudio Chieffo, «Il monologo di Giuda» ["Le monologue de Judas"; *Ndt*], dans *Canti*, Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milan, 2002, p. 205.

⁷⁵ Cf. Claudio Chieffo, «Il seme» ["La semaille"; Ndt], dans Canti, op. cit., p. 214.



ment pour nous mais aussi pour les autres : ainsi la vie devient une plainte, une longue lamentation ». 76 Nous devons décider si nous nous abandonnons à cette Présence reconnue par la foi, qui accomplit le désir, la promesse, selon un dessein qui n'est pas le nôtre, ou bien si nous nous laissons aller aux lamentations. Face à cela, nous devons nous accompagner et nous aider.

Mais comment?

« Le lieu de cet événement [de l'espérance] est une compagnie ecclésiale ; ecclésiale, cela signifie des gens qui se mettent ensemble pour ceci : pour Jésus Christ. Notre compagnie est seulement amitié ».⁷⁷ Mais faisons attention à la manière dont don Giussani perçoit le rapport entre cette compagnie et notre engagement humain:

« La certitude de ce que tu as rencontré ou bien est intelligente – consciente de ses motifs, de sa valeur, de ce qu'elle dit et de ce qu'elle vaut – ou bien est sans intelligence – ne connaît pas la valeur des mots, ne comprend pas. Dans ce cas, tu as peur du futur [voyez-vous ? Si l'on ne comprend pas, si la foi n'est pas reconnue, on a peur du futur]. J'en ai parlé lorsque j'ai fait la comparaison de la compagnie opposée à l'utopie. Si tu vis la compagnie comme utopie, [...] tu as peur du futur : "Qui sait ? Qui sait si cela arrivera ou pas ?". Si, au contraire, tu vis la compagnie comme un lieu reconnu, [attention!] où la raison et la liberté trouvent leur défense, leur appui, leur explosion, alors non, au contraire! ».78 Alors la peur ne gagne pas. La compagnie ne doit pas nous épargner la raison et la liberté : cela doit être le lieu où elles trouvent leur défense, leur appui. « Si l'on regarde la compagnie comme lieu de rapport avec le Christ, alors la compagnie te rend certain; si l'on ne regarde pas la compagnie de cette manière, alors elle te laisse comme un pauvre homme trompé : l'utopie. [... Et] maintenant, dans le désastre général, dans la confusion générale, dans le manque de certitude, dans le manque de positivité d'aujourd'hui, dans le manque d'idéal, dans l'aridité d'aujourd'hui, la seule chose que l'homme puisse imaginer pour se donner du réconfort est de se réunir avec d'autres. Comme le disait Eliot : « S'entasser les uns les autres ». Dans l'un de ses chœurs du Roc. Eliot se demande : « Quel est le sens de cette ville ? Vous vous entassez pêle-mêle les uns les autres... », de sorte que la chaleur animale atténue un peu le froid de l'insignifiance de vivre ». ⁷⁹ Il existe une manière d'être ensemble qui n'est pas bonne, qui n'est pas appropriée. C'est pour cela que nous devons demeurer ensemble pour nous aider à cette reconnaissance, à cette défense de la raison





Luigi Giussani, Peut-on vivre ainsi?, op. cit., p. 174.

Cf. Luigi Giussani, Si può (veramente?!) vivere così?, op. cit., p. 267.

Cf. Ibidem, p. 286.

⁷⁹ Cf. *Ibidem*, p. 287.



qui nous permet de dépasser la fracture entre savoir et croire, pour que chacun parvienne à la certitude lui permettant d'être certain que Celui qui a commencé en lui « cette œuvre excellente en poursuivra l'accomplissement jusqu'au jour du Christ Jésus ».⁸⁰

3. Culture et mission

Mais – j'y fais seulement allusion, j'y reviendrai demain matin – le dépassement ultime de la fracture entre savoir et croire réside dans la manière de concevoir notre expression culturelle, la culture. Si vous voulez comprendre si, chez vous, la foi est une vraie connaissance, si la fracture entre savoir et croire est dépassée, il suffit d'observer la manière dont nous entrons dans le réel, dont nous regardons les choses, dont nous nous rapportons à tout. Ce regard sur les choses et sur les circonstances est ce que nous appelons culture, le point de vue à partir duquel nous vivons tout. Pour cela, la culture est le test de la victoire ou non sur la rupture entre savoir et croire. S'il reste le dualisme entre savoir et croire dans la manière de regarder sa femme, ou la maladie, ou la crise, ou le travail, alors cela veut dire que nous sommes comme tout le monde. Si ce qui domine ce regard est cette nouveauté qui s'est introduite dans la foi, alors la vie est autre chose.

« Une culture ne peut que naître d'un goût de vivre. [...] Nous faisons une culture de Communion et Libération, nous faisons une culture chrétienne, une culture nouvelle [...] exclusivement dans la mesure où notre expérience de vie fleurit. Ce n'est pas en premier lieu une question de capacité d'érudition ou bien de contenus nouveaux ou bien d'images étranges et différentes à créer ; c'est une question de conscience [qui s'exprime dans tout ce à quoi nous avons affaire] ». §1 Voilà : « Pour témoigner au monde, pour vivre la mission, il faut montrer que l'on a changé, il n'y a pas d'autre moyen ». §2

Je conclue avec Péguy : « Dieu *a besoin* de nous, Dieu *a besoin* de sa créature. Il s'est pour ainsi dire condamné ainsi, condamné à cela. Il manque de nous, il manque de sa créature. Celui qui est tout a besoin de ce qui n'est rien. Celui qui peut tout a besoin de ce qui ne peut rien. Il a remis ses pleins pouvoirs. Celui qui est tout n'est rien sans celui qui n'est rien. »⁸³



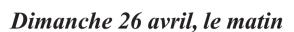


⁸⁰ Ph 1, 6.

⁸¹ Cf. Luigi Giussani, Dall'utopia alla presenza, BUR, Milan, 2006, pp. 33-34.

⁸² Cf. Luigi Giussani, Affezione e dimora, op. cit., p. 133.

⁸³ Charles Péguy, *Les Mystères de Jeanne d'Arc, volume 2 : Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, Éditeur Émile-Paul frères, Paris, 1911, p. 145.



À l'entrée et à la sortie du salon : Wolfgang Amadeus Mozart, Grande messe en do mineur, K 427 Herbert von Karajan – Berliner Philharmoniker « Spirto Gentil » n°24, Deutsche Grammophon

Don Pino. Nous ne savons pas comment c'est arrivé il y a deux mille ans, à quelle heure, dans quel recoin de la maison de la Vierge, mais dans notre néant, dans notre besoin de sens, de vérité, d'affection, de positivité, nous sommes humblement certains que ce qui arrive maintenant est ce qui a commencé à ce moment-là. Non pas « comme » cela s'est passé, mais « ce qui » s'est passé.

Angelus

Laudes

■ ASSEMBLÉE

Davide Prosperi. Nous avons reçu beaucoup de questions et nous avons constaté que la plupart convergeait, au fond, vers trois questions : premièrement, qu'est-ce que la correspondance ? Deuxièmement, la demande d'approfondir un point plusieurs fois répété dans les deux enseignements, à savoir que ce qui manque, c'est l'humain. Troisièmement, le travail de l'ascèse. Évidemment, on est frappé par ces thèmes en repensant au parcours de ces dernières années, avec l'insistance continue sur le moi, et on est tenté de se demander pourquoi nous persistons à ne pas comprendre.

Je commence tout de suite par la première question : « Nous avons compris ce que n'est pas la correspondance, nous avons pressenti que ce qui correspond instinctivement doit être soumis à un jugement pour devenir expérience. Qu'est-ce donc que la correspondance ? ».

Julián Carrón. Arrêtons-nous pour expliquer ce qu'est l'expérience : si nous ne prenons pas le temps de le comprendre, nous n'avons pas l'instrument pour faire un chemin humain. C'est de là que viennent tous les problèmes dans notre manière de faire l'école de communauté, ou dans notre



manière de vivre. De cette façon, rien n'est utile; en effet, si rien de ce que nous vivons n'est jugé – et on ne voit pas comment on pourrait juger sans voir s'il y a correspondance ou pas –, on ne fait pas un chemin humain.

Je me souviens que cette question a sans doute été pour moi la plus importante de ma rencontre avec le mouvement : elle mettait entre mes mains un instrument pour faire mon chemin humain. Sans cela, on ne comprend même pas la foi. Prenons donc quelques instants pour repartir de là. Il ne s'agit pas de la dernière note de la dernière page du vingtième livre de don Giussani! C'est le début du ParCours : qu'est-ce que l'expérience.⁸⁴

Donc, grâce aux moyens techniques adaptés, retournons à l'école!

EXPÉRIENCE

Don Giussani (nous l'avons entendu hier) dit que nous réduisons habituellement l'expérience à ce que l'on ressent. Il me semble que, dans la question, cela est clair : pour qu'il y ait expérience, il ne suffit pas de d'essayer quelque chose (L'auteur utilise dans les pages qui suivent le terme italien *provare* tantôt dans son sens de « essayer, tenter », tantôt dans celui de « ressentir, éprouver ». L'idée commune est ici qu'il ne suffit pas de multiplier les tentatives ou d'éprouver un sentiment pour parler d'expérience, mais qu'il faut un jugement. *Ndt*).

ÉPROUVER

Je donnais cet exemple à mes élèves : imaginez que nous apprenions un certain type de problème mathématique ; après nous l'avoir expliqué, le professeur nous donne un exercice à faire à la maison. Vous vous souvenez ce que vous faisiez quand vous étiez petits ? Vous apportiez vos devoirs à la maison et vous essayiez de répondre au problème. Après avoir fini votre exercice, étiez-vous sûrs d'avoir résolu correctement le problème ? Bien sûr que non. Et en le faisant cinq fois au lieu d'une, est-ce que vous auriez su s'il était mieux résolu la cinquième ? Non. Et en le faisant deux cent mille fois ? Non. Qu'est-ce que cela signifie ? Que je ne suis pas sûr d'avoir appris quelque chose simplement en essayant (autrement dit en tentant deux cent mille fois de résoudre le problème).



⁸⁴ Cf. L. Giussani, Le sens religieux, op.cit., pp. 19-30.



La vie peut devenir ainsi un ensemble de tentatives desquelles nous n'apprenons rien. Vous comprenez pourquoi don Giussani insiste? Si l'on en reste au fait d'essayer, on n'apprend rien dans la vie, on ne fait pas expérience.

Pour que ce fait d'essayer devienne expérience, il faut – deuxième facteur – émettre un jugement.

ÉPROUVER+ ÉMETTRE UN JUGEMENT

Restons sur notre exemple : le lendemain, nous retournions à l'école et nous confrontions notre tentative avec la solution illustrée par l'enseignant au tableau. Ainsi, nous pouvions confronter notre tentative (notre essai) et la bonne réponse. Sans juger, je ne comprends pas, je ne peux pas être sûr.

C'est clair jusque là ? On comprend alors pourquoi don Giussani insiste sur le fait que l'on ne peut rien apprendre, on ne peut pas faire vraiment expérience si l'on en reste à essayer et si l'on n'émet pas de jugement sur ce que l'on tente.

Mais pour émettre un jugement, il faut bien sûr avoir un critère de jugement.

CRITÈRE DE JUGEMENT

Dans notre exemple, qui donnait le critère de jugement ? Le professeur.

Mais c'est ici que naît la grande question posée par don Giussani : y a-t-il un professeur capable de me donner le critère de jugement pour ce que j'éprouve dans la vie ? S'il y a un gourou qui a cette prétention, il est présomptueux et se moque de moi. Ce serait comme dire : « Mon pauvre, tu ne comprends pas : je vais t'expliquer ». Et c'est ce qui arrive quand l'on remet à quelqu'un d'autre le critère de jugement. Et si l'on remet à quelqu'un d'autre le critère de jugement, on est esclave d'un autre, on est - explique don Giussani - aliéné. On peut donc défendre la personne, on peut défendre tous les droits de l'homme autant que l'on veut, mais si l'on enlève à la personne le critère de jugement, on lui enlève sa dignité, car ce serait comme dire : « Tu es stupide, je vais t'expliquer ». Il y a entre nous une manière d'être qui correspond vraiment à cela : « Tu ne comprends pas, je t'explique ». Cela n'est pas bon, car cela nous maintient toujours dans l'infantilisme et l'aliénation : il faut sans cesse demander au chef. Un mou-





53



vement comme cela ne m'intéresse pas ! Car cela va contre le critère de jugement de la première page du ParCours, vous comprenez ? Autrement dit, cela va contre ce que don Giussani nous a proposé.

Quel est alors le critère de jugement ? Le critère de jugement ne peut être en dehors de nous, autrement nous serions aliénés. Par conséquent, le critère de jugement a une première caractéristique : il est en nous.

CRITÈRE DE JUGEMENT • En nous

Je vous donne des exemples pour que nous comprenions tous.

Admettons que Davide, suite à un accident, ait un bras plâtré. Il va voir son médecin et lui dit : « Mon plâtre me fait terriblement mal, je souffre beaucoup ». Le médecin lui répond : « Il ne te fait pas mal. C'est impossible qu'il te fasse mal : je suis le Prix Nobel du plâtre! C'est impossible qu'il te fasse mal ». Davide rentrerait-il chez lui en disant : « Il ne me fait pas mal : ce médecin est le Prix Nobel du plâtre, il ne me fait pas mal » ? J'aurais beau être stupide, je sais bien quand le plâtre me fait mal, vous comprenez ? Le critère est en moi, et non chez un gourou ou un expert en dehors de moi. D'ailleurs, s'il insiste, je cherche un autre médecin! C'est un autre qui me dit quand quelque chose me fait mal, ou bien j'y arrive tout seul — même en supposant que je sois stupide?

On pourrait objecter : « Eh, bien sûr, l'exemple du plâtre est tout simple, on comprend, mais la liberté ? ». Et si quelqu'un vient me dire que la liberté est que je reste en prison pour le restant de mes jours parce que, dans le tout dernier congrès de philosophie, les plus grands génies de l'univers en ont décidé ainsi ? J'irais en prison ? Nous savons tous ce qu'est la liberté, ou bien nous allons en prison parce que les experts l'ont décidé ?

On pourrait donner des exemples jusqu'à minuit.

Le critère est en nous.

Alors – voilà la deuxième caractéristique – chacun décide ce que bon lui semble ? Non : le critère est en nous, mais nous ne le décidons pas nous-mêmes !

CRITÈRE DE JUGEMENT • En nous • Mais nous ne le décidons pas nous-mêmes

Nous ne décidons pas nous-mêmes le critère de jugement. Nous ne décidons même pas – c'est l'exemple que j'ai toujours cité – notre pointure.

fraternita09_fr.indd 54





Le critère pour trouver des chaussures qui me vont est en moi, mais je ne le décide pas moi-même. Si nous pouvions le décider, pensez aux économies que nous ferions pendant les soldes (mais il n'y aurait pas de soldes, parce que chacun adapterait son critère de jugement)! On en rit, mais c'est vrai. Il est si évident que nous ne le décidons pas nous-mêmes, que nous devons nous soumettre au critère que nous trouvons en nous : il n'y a pas d'autre chaussure que celle-ci qui me corresponde. Le critère est donc en moi, dans mon pied, si bien que si je mets une chaussure trop petite, mon pied crie : « Ce n'est pas la bonne ! ». C'est un jugement : « Ce n'est pas la bonne ». C'est objectif, ou bien nous le décidons nous-mêmes (certains m'ont dit qu'ils le décident eux-mêmes : « J'achète les chaussures les moins chères, elles s'adapteront peut-être ». Parfait, la confusion est si grande qu'on en arrive à cette folie !) ? Le critère de jugement est en nous, mais nous ne le décidons pas nous-mêmes, il est objectif.

Quel est ce critère de jugement que l'on a en soi et que l'on ne décide pas, pour pénétrer toute chose et pouvoir faire une expérience, c'est-à-dire émettre un jugement sur ce que l'on éprouve ? Don Giussani l'a appelé « l'expérience élémentaire » : l'ensemble d'exigences et d'évidences qui constituent notre nature humaine (vérité, justice, amour, bonheur)!

EXPÉRIENCE ÉLÉMENTAIRE Ensemble d'exigences et d'évidences (vérité, justice, amour, bonheur)

Nous pouvons utiliser de manière synthétique le mot biblique « cœur », qui n'est pas seulement, contrairement à la réduction qu'en fait habituellement le langage commun, le sentiment, mais cet ensemble de raison et d'affection, précisément ce que don Giussani entend par ensemble d'exigences et d'évidences.

CŒUR

Ce critère, l'expérience élémentaire, est objectif. Ici, chacun doit rechercher dans son expérience des exemples de cela. Combien de fois avons-nous pensé: si je pouvais trouver un travail, ou (quand nous étions plus jeunes) si je pouvais aller à telle fête... Bien souvent le travail ou la fête s'étaient merveilleusement bien passés, et pourtant nous sommes rentrés chez nous pleins de tristesse. Comme le dit Giacomo Leopardi dans

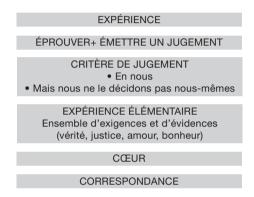






sa poésie *Le soir du jour de fête* : « Un chant (...) déjà semblablement m'oppressait le cœur ». Bien souvent, tout va pour le mieux, tout se passe selon nos projets, et cela ne nous suffit pas. C'est une expérience que vous faites de temps en temps ? Vous voyez bien que ce n'est pas subjectif! Exactement comme les chaussures : c'est si objectif que, si je ne trouve pas de correspondance, je ne suis pas tranquille.

Par conséquent, le mot-clé est le mot correspondance.



J'ai en moi le critère pour savoir ce qui correspond aux exigences de mon cœur. Mais on se contente souvent d'éprouver (je ressens de la nostalgie, je désire avoir), et l'on dit : « Voilà ce qui me correspond ». C'est la modalité par laquelle on justifie toute instinctivité (osons dire ce mot !). Mais c'est se moquer, avant tout de toi-même ! Pas seulement parce que tu te trompes moralement : tu te trompes moralement parce que cela ne te correspond pas, même si tu te fiches de la morale ! Car le problème n'est pas que tu te fiches de la morale ; c'est que tu aboutis au nihilisme ! La morale n'est rien face au nihilisme auquel on aboutit par rapport à l'évidence que l'on a en soi.

Ressentir de la nostalgie ou le désir d'avoir n'est pas encore l'expérience. C'est là que les demandes surgissent : est-ce le bonheur ? Est-ce que cela coïncide avec mes exigences, avec le critère que j'ai en moi ? Comme lorsqu'on va essayer des chaussures : cette paire correspond-elle à l'exigence de mes pieds ?

La confusion dans laquelle nous sommes se voit clairement à la manière dont nous utilisons le mot « correspondance ». Je le voyais nettement quand on m'invitait à célébrer un mariage : le dialogue avec les fiancés







laissait apparaître qu'ils pensaient, au fond, que l'autre allait les rendre heureux. Alors, je leur faisais comprendre que l'autre ne peux pas te rendre heureux, car ton exigence de bonheur – cette expérience élémentaire que tu trouves en toi, cette exigence de vérité, de beauté, de justice – est plus grande que l'univers entier, et que la plus grande question de la vie est de ressentir l'insuffisance et la nullité.

Vous comprenez pourquoi don Giussani nous incitait à lire Leopardi? Pour comprendre ce qu'est cette exigence élémentaire dont Leopardi avait tant conscience, qui était si charnelle pour lui. Je m'étonne toujours que don Giussani n'ait pas trouvé, à l'âge de treize ans, d'autre compagnon de route que Leopardi. Quelle expérience de son humanité avait don Giussani pour ne pas trouver d'autre compagnon de route qu'un homme qui disait que tout est peu et bien petit pour la capacité de l'âme! Et don Giussani nous l'a toujours dit, mais nous ne le comprenons pas! Tout est peu et bien petit pour la capacité de l'âme : la femme, le travail, le succès, la politique... Tout est peu et bien petit pour la capacité de l'âme! Si nous ne comprenons pas cela, nous sommes comme tout le monde. Pourquoi ? Parce que nous confondons ce qui nous plaît et ce qui nous correspond. Et si nous ne commençons pas à juger, nous nous trompons constamment, et pas seulement parce que nous faisons le mal ou parce que nous ne sommes pas cohérents avec une norme morale. Tu te trompes – c'est pire – parce que cela ne te correspondra jamais, cela ne correspondra pas à l'exigence de bonheur que tu ressens! Il faut décider si nous voulons prendre au sérieux notre désir de bonheur, l'expérience élémentaire que nous trouvons en nous : décider si nous voulons prendre au sérieux l'humanité qui est en nous ou si nous voulons – comme tout le monde - faire ce qui nous plaît. En effet, pour cela, nous n'avons pas besoin de venir ici, surtout pour dire ensuite qu'on le fait « parce que Carrón l'a dit »! Voyons! Sur la correspondance, j'ai dit et je ne peux que dire ce que je suis en train de dire. Ne plaisantons pas.

Vous comprenez alors le grand travail qui nous attend, si nous avons cette tendresse minimale envers nous-mêmes, cette affection pour nous-mêmes, si nous désirons vraiment notre bien, notre bonheur, le bonheur de nos amis, celui de nos enfants, le bonheur du monde. Si nous ne faisons pas une expérience, nous ne pouvons pas comprendre la différence qu'il y a entre chaque chose qui nous passe par la tête (nos images) et le Christ. En effet, en fin de comptes, si le critère est simplement ce qui nous plaît, le Christ devient une pensée qui me plaît plus ou moins, au lieu d'être Celui qui rend possible la correspondance dont parlait don Giussani, la seule vraie correspondance, celle qui est impossible à l'homme s'il ne Le trouve pas. C'est pour cela qu'il faut célébrer le Christ, fêter le Christ.







Sans cela, je ne m'étonne pas que nous nous trouvions si souvent dans la confusion face à ce que nous avons rencontré, car soit nous ne l'avons pas rencontré, soit nous résistons à reconnaître ce qui nous correspond vraiment, et nous avons besoin de justifier toute notre instinctivité. C'est clair ?

Davide Prosperi. À la lumière de ces paroles, on comprend mieux les questions suivantes.

Deuxième question : « L'humain vient à manquer : cette expression est revenue plusieurs fois dans tes enseignements. Mais que signifie le contraire, que l'humain est là ? Parfois, ce mot semble avoir des contours très confus. Qu'est-ce qui nous aide à distinguer l'humain tel que tu en parles des images qui ne cessent inévitablement de surgir ? ».

Julián Carrón. La confusion, vous le voyez, porte sur ce critère de jugement, parce qu'il n'émerge pas de ce que j'éprouve, mais devant ce que j'éprouve : en moi qui suis humainement impliqué dans ce que j'éprouve. C'est pour cela que notre humanité est nécessaire. Si je réduis mon humanité simplement à ce qui me plaît, la confusion ne cesse de grandir.

Grâce à la correspondance, au-delà des images, on commence à avoir un critère pour juger quand il y a vraiment l'humain et quand il n'y est pas. Combien de fois êtes-vous rentrés d'une fête, avez-vous obtenu un poste de travail ou fini vos études, tout en ressentant une insatisfaction profonde ? Est-il besoin que je vous dise l'expérience que vous faites ? Est-ce que nous ne la partageons pas tous ?

Toute la question est de savoir si, lorsque nous nous rendons compte de cela, nous sommes loyaux envers l'expérience que nous faisons, envers ce qui émerge dans l'expérience. En effet, pour continuer à suivre ce qui nous plaît, il faut nier l'expérience de non-correspondance. Ce n'est pas que nous n'ayons pas tous les voyants allumés, tous! Et nous sommes bien conscients de la différence entre les images et le vrai jugement de correspondance!

Il faut nous aider en cela, nous défier pour vivre cela en permanence; autrement, nous restons constamment dans la confusion, d'autant plus dans une situation générale comme celle que nous avons décrite hier. Par conséquent, il faut faire un travail très important. Si nous ne commençons pas à faire expérience et à être ainsi loyaux avec notre expérience — pour distinguer ce qui nous plaît de ce qui me correspond — notre confusion augmente, ce qui n'est pas sans conséquences: nous faisons ce qui nous plaît et nous ne sommes pas contents; nous parvenons à ce à quoi nous aspirons et nous ne sommes pas contents. Il manque la correspondance avec notre cœur.









Comment la distingue-t-on? En étant loyal avec l'expérience. Ce n'est pas à moi de vous l'expliquer maintenant : il suffit que vous regardiez votre expérience. C'est comme l'exemple du plâtre : ce n'est pas à moi de vous expliquer s'il fait mal ou pas. Vous savez quand le plâtre vous fait mal, oui ou non? Vous savez quand vous êtes contents, oui ou non? Vous savez quand vous vous réalisez vraiment dans votre vie, oui ou non? Par conséquent, si nous ne jugeons pas (c'est-à-dire que nous ne voyons pas ce qui nous correspond), notre confusion augmente.

Davide Prosperi. « Peut-on approfondir le concept d'ascèse, entendu dans le sens d'un travail de l'intelligence et de la volonté ? Comment ce travail soutient-il la certitude que le Christ sauve la circonstance dans laquelle je me trouve ? Comment la compagnie soutient-elle ce travail personnel d'ascèse ? ».

Julián Carrón. Le travail d'ascèse est de juger, nous a dit don Giussani. La seule manière de commencer à faire une expérience de libération est de juger. Si nous ne jugeons pas, notre confusion augmente, et nous sommes de plus en plus bloqués. La vie est ce jugement permanent sur tout ce qui se produit. Nous devons décider de participer ou non à cette aventure que don Giussani nous offre ; autrement, nous nous contentons de répéter ses phrases sans comprendre et, avec le temps, cela nous lasse car cela ne change rien à la vie et c'est comme si nous n'avions plus rien à apprendre de la vie.

Le travail d'ascèse est la confrontation permanente de ce que j'ai à l'esprit, de mes images, de ce que je pense de la vie, de ce que crois qui me rendra heureux, avec ce qui me rend réellement heureux. Il faut que je vous l'explique à nouveau, ou vous le reconnaissez vous-mêmes ? Se mettre en jeu de cette manière est la décision de la vie. Notre vie, le fait d'appartenir au mouvement, consiste à participer à cette aventure. Autrement, le charisme est mort et enterré, vous comprenez, indépendamment du fait que nous sommes vingt-six mille ici, car nous ne faisons pas ce que don Giussani nous a communiqué comme expérience, comme itinéraire humain. C'est la grande décision qu'il faut prendre à la fin de ces Exercices : sommes-nous disponibles à effectuer ce travail, à participer à cette aventure de la connaissance (de manière à pouvoir distinguer le blanc du noir) ? Car notre plus grande difficulté est ce jugement. Puis, comme nous ne jugeons pas, nous demandons à d'autres de résoudre les problèmes pour nous.

En quoi la compagnie nous soutient-elle ? Lorsque, au lieu d'expliquer, elle provoque. Qu'a fait Jésus avec les disciples ? Leur a-t-il épargné







le travail du jugement ? Dès le premier instant : « Venez et voyez, jugez vous-mêmes ». Il n'a pas perdu la moindre minute à expliquer. « Venez et voyez, jugez vous-mêmes ». Jésus part du présupposé qu'ils ne sont pas suffisamment idiots pour ne pas comprendre si ce qu'ils voient leur correspond ou pas. Et lorsque – dans l'épisode que nous avons si souvent cité – tous l'abandonnent, Jésus, une fois de plus, ne leur épargne absolument rien: « Voulez-vous partir vous aussi? ». Quand il reste seul avec ses disciples, il ne dit pas : « Restez, au moins vous, je vous en prie, ne me laissez pas seul! ». Il court le risque de rester seul, pour ne pas exempter ses amis d'un jugement : « Voulez-vous partir vous aussi ? ». En disant ces mots, est-ce qu'il les encourage à partir ? Non, il les aide à faire ce travail d'ascèse : sans cette question de Jésus, même si les disciples étaient restés, ils l'auraient fait de manière formelle, sans comprendre. Que fait Jésus en les provoquant ? Il leur fait prendre conscience de l'expérience qu'ils ont faite, et il fait ressortir des entrailles de leur expérience la raison qui les fait rester: « Si nous te quittons, où irons-nous? ».

Cette conscience a émergé grâce à Un homme qui est vraiment un ami : il ne s'est pas lancé dans des explications, il les a provoqués, si bien qu'ils sont restés avec une conscience et une certitude qu'ils n'avaient pas auparavant. Sommes-nous amis de cette manière ? Autrement, nous nous moquons les uns des autres, car l'amitié est une invitation constante au rapport avec le Mystère. Voilà ce qui est stupéfiant chez don Giussani : il est le seul qui prenne au sérieux tous les facteurs de ce que le Mystère nous a donné (ce cœur pour tout juger). Il nous met dans les meilleures conditions devant la provocation que Jésus lance à ses disciples : « Voulez-vous partir vous aussi ? Est-ce à moi de vous expliquer ce que je suis pour vous ? Que vous a apporté l'expérience ? Qu'estce que vous avez connu vous-mêmes ? ». Il fait ainsi émerger chez les disciples la raison pour rester. Nous ne resterons pas chrétiens, notre foi aura une date de péremption – je vous l'assure – si nous ne faisons pas ce travail, car nous ne saurons pas pourquoi nous restons et, lorsque notre humeur changera, nous penserons que nous sommes mieux ailleurs. Sans ce travail d'ascèse, nous ne comprenons pas la raison ultime pour laquelle nous sommes ici.

Davide Prosperi. « Tu disais que ce n'est pas le Christ qui manque, mais l'humain. Il semblerait presque que l'humain soit une condition préalable pour reconnaître le Christ comme réponse aux exigences de notre cœur. Mais si je regarde mon expérience, je m'aperçois que mon humanité a fleuri à partir de la rencontre avec le Christ et qu'elle était auparavant bien plus réduite et incapable de distinguer mes exigences originelles. Peux-tu expliquer cette relation entre le Christ et l'humain? ».

60



fraternita09 fr.indd 60





Julián Carrón. Pour pouvoir reconnaître le Christ, pour pouvoir reconnaître la diversité du Christ, il faut qu'il y ait en même temps l'humain.85 Et nous avons tous cet humain en nous. Personne ne peut dire qu'il ne l'a pas, à moins de dire qu'il n'est pas une personne. Bref, cessons de dire que nous ne l'avons pas! Nous avons tous cet humain – nous pouvons en faire usage ou pas, mais c'est une autre question – et nous pouvons donc trouver Celui qui nous correspond. Si chacun de nous se demande pourquoi il est là, il verra qu'il a percu, au moins d'une manière ou d'une autre, que, dans la rencontre avec certaines personnes, il y avait une espérance pour lui : que la vie pouvait être plus grande, plus belle, et vécue de manière plus humaine. Cette condition existe parce que Dieu, qui avait décidé de nous faire participer au bonheur en envoyant Son Fils, nous a façonnés avec ce cœur pour que nous puissions Le reconnaître lorsque nous Le rencontrons. Tout était dans le dessein de Dieu : il nous a faits pour Lui, pour la plénitude que Lui seul peut nous donner. C'est ce que nous dit la première page de la Bible : il nous a créés à son image, c'est-à-dire qu'il nous a faits pour Lui. Dans ce Jardin se trouvait toute la structure du moi : il nous a faits pour vivre avec Lui, pour trouver notre bonheur dans le rapport avec Lui. D'après toute la tradition chrétienne, notre moi est ce désir de beauté, de plénitude, qui trouve son accomplissement dans Le seul qui lui correspond. C'est pourquoi notre cœur est sans repos tant que nous ne le trouvons pas. Alors, en effet, l'humain – dit don Giussani en nous épargnant bien des raisonnements – est nécessaire pour reconnaître le Christ, car c'est cette confrontation que l'on fait entre l'exigence de beauté que l'on a et ce que 1'on rencontre.

Ce que dit la deuxième partie de la question est vrai : la rencontre avec le Christ fait fleurir l'humain en nous, parce qu'elle me rend conscient de ce que je désire, elle me réveille. C'est pour cela que beaucoup de personnes en veulent au mouvement : « Il a réveillé ce qu'il y a d'humain en moi, et il ne m'accomplit pas ». Mais puisqu'il l'a réveillé! S'il l'a réveillé, nous sommes encore plus nous-mêmes, plus humains, et donc plus à même de saisir la correspondance. Ainsi, plus l'on vit l'expérience chrétienne,



61

⁸⁵ Cf. Luigi Giussani, À l'origine de la prétention chrétienne, Cerf, Paris 2006. « En affrontant le thème de l'hypothèse d'une révélation chrétienne, rien n'est aussi important que la question concernant la situation réelle de l'homme. Il ne serait pas possible de se rendre pleinement compte de ce que veut dire Jésus-Christ si, avant, on ne se rendait pas bien compte de la nature de ce dynamisme qui rend l'homme homme. En effet, Jésus-Christ se pose comme réponse à ce que je suis "moi", et seule une prise de conscience attentive et même tendre et passionnée envers moimême peut m'ouvrir tout grand et me disposer à reconnaître, à admirer, à remercier, à vivre Jésus-Christ. Sans cette conscience, même le nom de Jésus Christ devient un simple nom. »



plus l'on vit ce rapport avec le Christ, plus émerge toute l'ampleur de notre désir. Cela n'efface pas le désir, mais puisque c'est Celui qui m'attire le plus, qui me satisfait le plus, qui me rend le plus heureux, alors tout mon désir émerge davantage. C'est pour cela que je m'étonne qu'ensuite on puisse dire de toute chose qu'elle nous correspond. Cet épanouissement du moi – vous le voyez – est la condition pour reconnaître Jésus-Christ. C'est pourquoi j'ai besoin de Le trouver chaque matin. Après L'avoir rencontré, que serait un jour sans pouvoir faire mémoire de Lui, que serait un matin sans pouvoir dire Tu au Christ ? Comme pour quelqu'un qui est tombé amoureux, que serait un matin sans la personne qu'il aime ? Comme pour l'enfant : que serait la vie s'il ne trouvait pas le visage de sa mère ?

Par conséquent, faire mémoire du Christ ne consiste pas à ajouter un poids supplémentaire (« Pfff, je dois encore faire mémoire! »). C'est moi qui te demande : comment peux-tu vivre sans faire mémoire ? Comment peux-tu te regarder toi-même, avoir de l'affection pour toi-même sans faire mémoire du Christ après l'avoir rencontré et avoir vu qu'il est le seul à satisfaire la vie, le seul qui correspond vraiment à l'exigence de bonheur, de compagnie que tu as ? Comment ?! Comment peut-on vivre sans faire silence ? Car le silence naît pour nous de l'Événement, du fait que l'on reste sans voix devant cette correspondance qui se produit : mais qui es-Tu, ô Christ, pour remplir ainsi ma vie ? Tout s'emplit de silence, Ta présence m'emplit de silence. On reste sans voix, comme lorsque l'on se trouve face à une expérience de beauté, de plénitude, de gratuité, qui frappe au point de rester sans voix. C'est le silence. Le silence chrétien naît de la Présence, de la plénitude de la Présence : je n'ai rien d'autre à dire que de faire silence pour ne pas Le perdre. Si nous n'avons pas besoin de ce silence, la question n'est pas que nous ne sommes pas de bons membres de CL, mais qu'il n'est rien arrivé et qu'il n'arrive rien qui nous emplisse de silence. Ce n'est pas une série de préceptes : tout naît comme expression de l'Événement qui emplit la vie de silence.

Davide Prosperi. Tu as dit que la forme de la réponse à notre désir est le Christ lui-même. « Lorsque l'on se sent mal au travail et que l'on en désire un meilleur, ou que l'on désire rencontrer une femme pour fonder une famille, ou qu'un couple désire un enfant, que signifie que la forme de la réponse à notre désir est le Christ lui-même ? Le Christ est la consistance de ma vie, mais que signifie qu'il constitue la forme de mon désir ? ».

Julián Carrón. Que ce que je désire vraiment, c'est Lui. Nous confondons souvent nos désirs partiels avec le désir ultime du cœur, si bien que

62

dons souvent nos dés







nous avons un travail mais qu'il ne nous suffit pas, nous nous marions et cela ne nous suffit pas, nous avons des enfants et ils ne nous suffisent pas. Pourquoi ne suffisent-ils pas ? Parce que ce que nous désirons, comme dit Leopardi, est quelque chose de plus grand. C'est notre grandeur, et nous tentons sans cesse de réduire cette grandeur, car notre grandeur est celle de notre désir. La véritable grandeur de l'homme, le véritable mystère de l'homme, le véritable paradoxe de l'homme est que, bien qu'étant limité, il désire l'infini. C'est cela que nous ne comprenons pas, mes amis. Et si nous ne comprenons pas que ce que nous désirons est l'infini, dites-moi pourquoi nous devrions être chrétiens ? Pourquoi perdre du temps ici ? Si nous ne faisons pas l'expérience que le Mystère nous a faits pour nous emplir d'un bonheur absolument au-delà de toutes nos prévisions, à quoi bon être chrétiens ?

S'il est légitime d'avoir tous ces désirs partiels, Il est le seul qui accomplisse véritablement le désir d'infini qui nous constitue. C'est pourquoi la forme de la réponse à notre désir est le Christ. Sinon, que signifie pour nous la rencontre avec le Christ? Dans ce cas, nous n'aurions pas compris la portée de la rencontre avec le Christ, et notre adhésion à la foi ne serait donc pas clairement raisonnable. C'est pour cela que je parle de date de péremption si l'on ne comprend pas la véritable question à laquelle don Giussani nous a toujours éduqués en citant Cesare Pavese : ce que nous cherchons dans les plaisirs est l'infini, et nul ne pourra jamais cesser de chercher cet infini. C'est l'expérience que nous faisons : nous pouvons avoir tout ce que nous voulons, mais cela ne nous suffit pas, et nous nous rendons de plus en plus compte que cela ne nous suffit pas. Comment pouvons-nous dire que cela ne nous suffit pas ? Parce que le critère est si objectif en nous qu'il nous fait apparaître de manière évidente que ce que nous désirons est plus grand que ce que nous parvenons à obtenir. Voilà le paradoxe : notre cœur est ce désir, mais nous sommes limités et tout ce que nous faisons est petit, limité, incapable de satisfaire ce désir de l'infini. Ainsi, soit le Christ est là (Quelqu'un qui vient de l'extérieur et remplit le cœur), soit nous pouvons nous mettre à pleurer, car ce que nous désirons n'existe pas. Voilà pourquoi on ne peut fêter le Christ que si l'on comprend la nature infinie du désir. Si l'on est comme Leopardi, Saint Augustin ou la Samaritaine.

Tant que nous ne nous rendons pas compte de cela, nous ne pouvons pas comprendre la grâce que nous avons eue en rencontrant le Christ; nous ne nous étonnons pas que Quelqu'un ait eu pitié de notre néant et nous ait donné cette grâce totalement inattendue, que personne d'entre nous ne méritait et que beaucoup d'hommes cherchent à tâtons. Nous avons reçu la grâce, mais bien souvent, c'est comme si nous ne l'avions pas reçue, parce que







nous vivons dans la confusion, en pensant que n'importe quel objet peut répondre à la nature, à la profondeur, à la portée de ce désir. Lorsque je dis que le désir manque dans notre vie, je veux dire que nous ne comprenons pas quelle est la nature de notre désir. Le Mystère nous manque.

Cela nous rend conscients que si nous ne faisons pas ce travail, cette ascèse, nous ne pourrons tout d'abord pas être contents (même si nous parvenons à obtenir ce qu'obtiennent les autres) et, surtout, nous ne comprendrons pas vraiment le fait que le Christ existe, et cela ne nous remplira pas de joie. Il en sera de même pour le fait d'avoir rencontré don Giussani.

Davide Prosperi. « Nous aimerions mieux comprendre le passage selon lequel on suit non pas la personne, mais l'expérience de la personne, et comment cela ne devient pas en dernier lieu un alibi pour appliquer tout de même notre propre mesure. Par exemple, bien souvent, une objection sur l'expérience naît si l'on suit la personne et qu'elle nous déçoit ou nous trahit ».

Julián Carrón. Il faut se confronter à ce que l'on vit. Don Giussani nous a communiqué l'expérience qu'il a faite, et elle est vraie même si je trahis demain. C'est vrai et cela le sera toujours, car ce qui décide s'il y a correspondance ou pas, ce n'est ni ce que je dis, ni ce que dit don Giussani, mais c'est ce que chacun de nous éprouve dans sa propre expérience lorsqu'il la juge. C'est pourquoi l'on suit l'expérience d'un autre qui nous la communique comme il peut, tant bien que mal. On ne suit pas la personne par personnalisme, parce que le chef l'a dit. Ce n'est pas humain, ce n'est pas humain! Mais s'il nous communique une expérience qu'il fait, et que nous désirons apprendre, le suivre coïncide avec le fait de suivre l'expérience qu'il fait, de manière à ce qu'elle puisse devenir la nôtre. Elle restera la nôtre même si l'autre devait la trahir. Je ne veux pas que l'on répète les phrases de don Giussani (ou les miennes) mais que l'on puisse s'approprier cette expérience, car lorsque l'on veut quelque chose, on veut qu'il nous appartienne, comme nous désirions nous approprier ce que nous enseignait le professeur de mathématiques. Ce n'est pas ce que vous désirez ? Don Giussani le dit en expliquant l'obéissance : suivre jusqu'à ce que, à un moment donné, l'on suive soi-même frappé par l'expérience que fait un autre, parce qu'on est si bien uni avec soi-même que l'on finit par suivre soi-même frappé par l'expérience d'un autre. Si nous ne faisons pas ainsi, nous continuons à répéter des phrases de don Giussani, mais nous ne faisons pas l'expérience qu'il fait.

Nous suivons l'expérience que fait un autre. Cela ne signifie pas que nous en restons à notre mesure, parce que si nous en restons là, c'est que

fraternita09_fr.indd 64



nous le voulons, contrairement à ce qui émerge clairement de l'expérience que l'on fait. Si l'on veut ensuite le justifier par les objections face aux erreurs des autres, c'est notre problème!

Davide Prosperi. « Si le christianisme est l'Événement, quel est le sens de notre engagement pour défendre les valeurs chrétiennes ? ».

Julián Carrón. C'est le troisième point de la deuxième méditation, sur lequel je veux m'arrêter un instant pour l'approfondir : la question de la culture. Il me semble que maintenant, après le parcours de cette année, nous pouvons mieux comprendre ce qui est en jeu.

Prenons, par exemple, l'expérience que nous avons faite face à la situation d'Eluana. Qu'avons-nous fait, le plus souvent ? Quelque chose de très juste, d'un certain point de vue : défendre la valeur de la vie. Mais je vous demande sincèrement : si l'un d'entre nous s'était trouvé dans cette situation, se serait-il contenté de défendre la vie ? Aurions-nous pu affronter une telle situation uniquement en défendant les valeurs de la vie ? Répondez-moi!

Qu'est-ce que don Giussani a fait pour nous, pour défendre la vie ? On ne peut pas dire qu'il n'a pas affirmé l'importance de la vie, de l'homme et de la personne. Mais pour nous le faire comprendre (je le résume en une formule), il nous a communiqué une fièvre de vie. Pour nous expliquer ce qu'est la vie, quelle est la valeur de l'homme, le Christ s'est fait chair, il est devenu un homme! Les principes et les valeurs se sont fait chair et sang, comme continue à le répéter le Pape. Mais bien souvent, comme nous n'avons pas compris que c'est la rencontre que nous avons faite avec le Christ et le mouvement qui nous a fait comprendre les principes et les valeurs, qui a rempli notre vie de sens, nous changeons de méthode. Il y a d'un côté la méthode que le Mystère a utilisée pour nous faire comprendre (celle dont nous avons eu l'expérience dans la rencontre), et de l'autre la méthode que nous voulons appliquer aux autres. C'est que nous n'avons pas compris la portée de la rencontre sur le plan de la connaissance, à savoir que cet amour de la vie nous vient de la rencontre que nous avons faite!

C'est ce qu'a très bien dit Romano Guardini dans son livre *La fin des temps modernes*: « Depuis le début des temps modernes se forme une culture non-chrétienne. Longtemps, la négation n'a visé que le contenu même de la Révélation, et non les valeurs éthiques, individuelles et sociales, qui se sont développées sous son influence [pendant longtemps, on a défendu les valeurs même si l'on n'était pas chrétien]. Bien plus, la culture moderne a prétendu reposer précisément sur ces valeurs ». Les rationalistes ne voulaient pas abolir les valeurs chrétiennes, ils avaient compris qu'elles





étaient une conséquence du plus grand fait survenu dans l'histoire, mais ils ne voulaient pas suivre l'Église, ils ne voulaient pas continuer à reconnaître Jésus Christ comme facteur décisif de leur vie. Aussi, ils défendaient les fruits apportés par le Christ en les séparant de leur origine : ils ont voulu faire un christianisme sans le Christ, en défendant les valeurs chrétiennes sans leur source. « En réalité, ces valeurs [...] sont liées à la Révélation », et nous le comprenons bien, car nous penserions comme tout le monde si nous n'avions pas rencontré le mouvement. Qu'aurions-nous dit du cas Eluana si nous n'avions pas rencontré le mouvement ? Avouez... la même chose que tout le monde! « Ainsi se libèrent chez l'homme des forces qui sont en soi "naturelles" [nous pouvons arriver presque naturellement à reconnaître ces valeurs], mais qui ne pourraient se développer en dehors de cette économie [du christianisme]. L'homme devient conscient de valeurs qui sont en soi évidentes, mais qui ne deviennent visibles que dans cette atmosphère ». Si nous ne comprenons pas cela, qui est en soi évident mais que nous ne pouvons comprendre que de l'intérieur du contexte de la rencontre chrétienne, nous tentons ensuite de marteler aux autres les valeurs, en pensant qu'ils comprendront. Et nous nous plaignons en nous demandant pourquoi ils n'arrivent pas à comprendre. Nous non plus, nous ne l'aurions pas compris de cette manière! Jésus ne s'est pas fait chair par erreur! Non, il s'est fait chair parce qu'autrement, nous n'aurions pas compris. Ce n'est pas que les valeurs ne soient pas vraies, mais la voie pour les accueillir, pour les comprendre et en voir l'humanité, nous ne l'avons rencontrée qu'en reconnaissant le Christ. Guardini note, en parlant d'une époque qui date de plusieurs dizaines d'années (imaginons s'il vivait aujourd'hui...), qu'est apparu « un vide qui existait depuis déjà longtemps. [...]. Les temps qui viennent donneront un éclairage terrible, mais salutaire. Aucun chrétien ne peut se réjouir de l'événement d'une négation radicale du christianisme [...]. Mais il est bon que soit démasqué ce manque de loyauté [réalisé par la culture moderne : vouloir défendre les valeurs sans le Christ ; et désormais, nous l'avons vu, on ne défend même plus les valeurs]. On verra alors ce qu'est effectivement la réalité lorsque l'homme s'est détaché de la Révélation et que ces fruits viennent à manquer ».86 Nous le touchons déjà du doigt, maintenant que ses fruits sont venus à manquer. Ce que nul ne pouvait imaginer – que l'on aurait pu en arriver à nier la vie et les choses les plus évidentes – nous l'avons sous les yeux (en effet, ces fruits restent évidents pour nous grâce à un usage de la raison éduqué au sein de l'Église). Les ambiguïtés cessent et nous conduisent à une purification et un approfondis-



⁸⁶ Cf. Romano Guardini, *La fine dell'epoca moderna*, Morcelliana, Brescia 1993, pp. 98-101.



sement de la foi. Nous devons en être conscients, parce que nous serons de plus en plus amenés à vivre sans patrie, à ne pas être compris. Quelle est donc la modalité pour résister à ce danger ? Guardini nous indique deux conditions : « la maturité du jugement et la liberté de choix ». Sans cela, nous serons bientôt comme tout le monde.

Don Giussani était bien conscient de cette situation lorsqu'il a créé le mouvement, parce qu'il s'était rendu compte que ce processus avait déjà commencé en 1954, lorsque tout semblait fleurir ; et il a créé un contexte pour nous permettre de redécouvrir les valeurs à travers la découverte de la foi. Par conséquent, nous ne devons pas défendre les valeurs de manière abstraite, mais nous devons faire le mouvement, comme don Giussani l'a fait pour nous : cela s'appelle le témoignage.

Si nous ne faisons pas cela, nous ne sommes pas loyaux avec la manière dont le Mystère nous a introduits à Lui. C'est ainsi que se crée le dualisme dans la culture, dans notre expression culturelle. Au contraire, don Giussani affirmait de la culture que « la ligne éducative du mouvement vise à susciter un événement de vie ». Ce n'est qu'à l'intérieur d'un événement de vie que nous pouvons communiquer les valeurs. La question n'est pas de ne pas défendre les valeurs, mais de comprendre que seul un événement de vie peut les susciter en nous et chez les autres. « Pour que la vie se réveille, il faut abolir tout dualisme. [...] Ce qui détruit le dualisme, c'est le jugement que l'amour pour le Christ est la raison pour laquelle il vaut la peine de vivre [vous comprenez ? Voilà notre véritable expression culturelle]. Si la foi vient à manquer en tant que valeur proprement unitaire, des jugements partiels émergent, et cela divise [...]. Si le dualisme est détruit, une réelle présence culturelle apparaît [une différence visible et publique] ».87

C'est la question fondamentale à comprendre. Par conséquent, comme l'a dit le cardinal Angelo Scola dans son article paru sur *Avvenire*, ⁸⁸ la méthode consiste à proposer l'événement chrétien dans son intégralité et son irréductibilité, en arrivant jusqu'à expliciter les différents aspects, les implications, les valeurs.

C'est pour cette raison que les élections européennes nous intéressent tant, parce que c'est cela qui est en jeu, en tenant compte du fait que de nombreuses lois qui se font actuellement au niveau européen, ont l'Église pour première cible. Défendre dans l'Europe la *libertas Ecclesiae* consti-





⁸⁷ Cf. Luigi Giussani, « Comunità cristiana e cultura », in CL-Litterae Communionis, n°6, juin 1977, p. 9.

⁸⁸ Cf. Angelo Scola, « Altro che egemonia mondana. Offerta di una speranza da "investire" quaggiù », dans Avvenire, 20 février 2009, p. 2.



Exercices de la Fraternité

tue donc la raison de notre intérêt pour les élections. Non pas que nous pensions qu'une loi juste puisse résoudre seule le problème humain – nous avons vu que l'on est parti de lois justes sur la famille, sur la vie, et que cela n'a pas empêché la destruction que nous voyons sous nos yeux – ; si nous pouvons faire des lois, tant mieux, mais nous devons avant tout défendre la *libertas Ecclesiae* pour pouvoir continuer à faire une expérience de vie qui nous permette de retrouver l'évidence des valeurs qui sont aujourd'hui perdues. Et c'est pour cela que nous avons aussi besoin en Europe de témoins qui puissent nous le faire comprendre. L'enjeu n'est pas secondaire. Nous y jouons notre possibilité de vivre, que l'institution n'étouffe pas l'expérience que nous faisons. Et cela, il faut le défendre à tout prix.







MESSE

HOMELIE DU PERE PINO

Ces jours-ci, en cette heure, nous faisons la même expérience que celle de cette page de l'Évangile de Luc. Qui nous introduit à la vérité, à la totalité du réel ? Ce qui est maintenant sous nos yeux, ce que nous avons écouté ces jours-ci, c'est Sa présence qui arrive, physique, réelle, concrète, incarnée.

Le Seigneur, dans Sa tendresse, ne s'effraie pas de notre incrédulité, il ne s'effraie pas de ce manque d'humanité qui nous fait Le prendre pour un fantôme même lorsqu'il est devant nous, il ne s'effraie pas du fait que nous nous bloquons dans notre incrédulité, dans notre trouble, dans notre peur.

La force du Christ présent, présent physiquement aujourd'hui, nous fait parcourir tout le chemin de la connaissance : « Regardez mes mains, regardez mes pieds, regardez les faits, regardez les signes. Donnez-moi à manger » (Cf. *Lc* 24, 36-42). C'est dans Sa présence que toute l'histoire, toute la prophétie prend corps, prend substance, devient réalité que l'on peut toucher, voir, suivre.

Sans la grâce de cette histoire, sans la diversité humaine qui est arrivée et qui arrive encore sous nos yeux, Jésus Christ resterait pour nous un fantôme et le dernier mot serait l'incertitude envers la réalité et la peur du futur. Le grand travail est cette simplicité qui se laisse saisir par la force de Sa présence, par cette tendresse à laquelle rien ne peut résister.

C'est la même réalité qui nous a touchés, qui nous touche maintenant : la même réalité que les onze apôtres, pas « comme » c'est arrivé mais « ce qui » est arrivé, est en train de nous arriver : c'est un fait. Et le Christ nous dit ce qu'il a dit aux onze apôtres. C'est là que réside toute la vérité, le sens et la responsabilité de notre vie : « De ceci vous êtes témoins » (*Lc* 24, 48).





MESSAGES REÇUS

À l'occasion des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème « De la foi vient la méthode », le Souverain Pontife adresse aux nombreux participants son salut cordial et bienveillant, avec l'assurance de Sa proximité spirituelle et, souhaitant que cette rencontre providentielle suscite une fidélité renouvelée au Christ pour toujours et un engagement plus généreux dans l'œuvre d'évangélisation, il invoque une large effusion de faveurs célestes et envoie de tout cœur à vous, aux responsables de la Fraternité et à tous les participants sa bénédiction apostolique spéciale.

SER Cardinal Tarcisio Bertone, Secrétaire d'État de Sa Sainteté

Très chers amis.

le renouvellement du beau geste des Exercices spirituels renoue la trame de l'intense communion qui nous lie.

La *foi comme méthode* traduit l'exaltante affirmation de Jésus : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ». Augustin la réécrit avec intelligence en disant que Jésus est le chemin *vers* la vérité et *vers* la vie.

Toute l'importance de cheminer unis sur ce chemin (méthode) nous a été enseignée avec force par le charisme de notre très cher don Giussani. Sa constante attention à la méthode est sans nul doute constitutive du charisme fécond que lui a donné l'Esprit.

Que la foi devienne méthode de vie relève de la responsabilité de chacun de nous et de toutes les communautés de « Communion et Libération ».

Je vous assure de ma prière pour que, cette année encore, le don de la conversion se produise en vous par la puissance de l'Esprit. De sorte que vous puissiez être une *offrande vivante* à tous nos frères les hommes à travers une appartenance conscience à notre Sainte Mère l'Église.

Dans le Seigneur je vous salue et vous bénis,

SER cardinal Angelo Scola Patriarche de Venise

A



Très cher père Julián,

je désire faire parvenir mon salut à tous les amis de la Fraternité de Communion et Libération réunis pour les Exercices spirituels de Rimini. Ce sont des jours de grâce non seulement pour le mouvement, mais pour toute l'Église et le monde entier. Nous nous en rendons bien compte nous qui vivons dans la mission de l'Église.

Lors d'une rencontre des prêtres de la Fraternité de l'Amérique latine, Cleuza nous remerciait de notre oui durant toutes ces années parce qu'il a permis son oui et la rencontre qui a changé sa vie. Par ailleurs, son oui nous aide à vivre avec vérité le charisme de don Giussani et à suivre maintenant le chemin que toi, Julián, es en train de nous montrer.

Que ces Exercices soient un moment pour grandir dans la rencontre qui donne satisfaction à notre vie et suscite le désir de communiquer à tous la beauté qui nous est arrivée.

Je t'embrasse cordialement,

SER monseigneur Filippo Santoro Évêque de Petrópolis





•

MESSAGES ENVOYÉS

Sa Sainteté Benoît XVI

Votre Sainteté, plus de 26 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini et d'autres par liaison satellite depuis 63 nations dans le monde, ont vécu les Exercices spirituels, qui prenaient leur titre d'un enseignement de don Giussani : « De la foi vient la méthode ». Nous avons approfondi la conscience que face à la situation actuelle – de crises à tous les niveaux – nous avons besoin de rencontrer une humanité différente, dans laquelle l'événement de Jésus ressuscité se rend contemporain comme réponse à la demande de notre cœur parce que telle est la méthode de la foi, comme vous l'avez dit récemment par des paroles admirables : « Dans le mystère de l'incarnation du Verbe, c'est-à-dire dans le fait que Dieu s'est fait homme comme nous, réside aussi bien le contenu que la méthode de l'annonce chrétienne ».

Certains que seule la fidélité à cette méthode choisie par Dieu peut faire de nous des témoins devant tous de la nouveauté chrétienne face à la crise engendrée par la fracture entre la raison et la foi, nous confions à la Vierge vos prochains voyages apostoliques dans les Abruzzes et au Moyen-Orient, désireux d'être toujours davantage des collaborateurs actifs de votre passion pour l'homme et pour le Christ qui défie le monde comme miséricorde qui nous sauve de l'égarement.

Père Julián Carrón

SER cardinal Tarcisio Bertone Secrétaire d'État

Votre révérendissime Éminence, plus de 26 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini et d'autres par liaison satellite depuis 63 nations dans le monde, ont vécu les Exercices spirituels sur le thème « De la foi vient la méthode ».

Le télégramme envoyé au nom du Saint-Père trouve les membres de la Fraternité davantage certains et heureux de pouvoir servir Pierre dans le témoignage aux frères les hommes de la nouvelle humanité qui naît de la foi.







Que Marie marque la route de votre service à l'Église comme passion à montrer la portée du Christ dans la vie des hommes.

Père Julián Carrón

SER cardinal Angelo Bagnasco Président de la CEI

Votre révérendissime Éminence, plus de 26 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini et d'autres par liaison satellite depuis 63 nations dans le monde, ont vécu les Exercices spirituels sur le thème « De la foi vient la méthode ». Maintenant davantage certains que le Christ a vaincu et demeure au milieu de nous, nous vous offrons nos énergies pour que l'Église vive en Italie comme humanité nouvelle qui accomplit les exigences constitutives du cœur.

Que la Vierge soutienne votre sacrifice pour la vie du peuple chrétien dans notre pays.

Père Julián Carrón

SER monseigneur Joseph Clemens Secrétaire du Conseil pontifical pour les laïcs

Votre révérendissime Éminence, plus de 26 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini et d'autres par liaison satellite depuis 63 nations dans le monde, ont vécu les Exercices spirituels sur le thème « De la foi vient la méthode ». La référence sûre des méditations a été le magistère de Benoît XVI qui continue à témoigner qu'en Jésus Christ contenu et méthode de l'annonce chrétienne coïncident.

Comme *christifideles laici*, nous suivons le Saint-Père qui nous invite à montrer au monde la portée de la foi dans la vie des baptisés.

Père Julián Carrón

SER cardinal Angelo Scola Patriarche de Venise

Très chère Éminence, la lettre que vous nous avez envoyée nous trouve davantage conscients du fait que notre fragilité a trouvé miséricorde aux yeux du Père, qui à travers le charisme nous rejoint toujours davantage

fraternita09_fr.indd 73



comme chemin afin que les exigences constitutives de notre cœur trouvent cette réponse en suivant laquelle tous puissent voir, et nous en premier, la portée de la connaissance de la foi, surtout lorsque comme aujourd'hui la réalité défie davantage l'espérance des hommes.

Que Marie vous obtienne ce que votre cœur désire Père Julián Carrón

SER monseigneur Filippo Santoro Évêque de Petrópolis

Très chère Excellence, nous aussi continuons de suivre ce que le Seigneur fait arriver devant nos yeux avec Cleuza et Marcos, provoqués par leur témoignage à connaître avec la même foi que la leur. Prions mutuellement pour demeurer fidèles à la méthode que le Seigneur a choisie pour nous en nous faisant rencontrer don Giussani.

Père Julián Carrón





•

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

par Sandro Chierici

(Aide pour la lecture des images extraites de l'histoire de l'art qui accompagnaient les morceaux de musique classique, lors de l'entrée et de la sortie au salon).

En partant de la Création, le parcours présente dans sa première partie certains personnages qui, dans l'Ancien testament, vivent la foi comme obéissance aux signes que Dieu montre : Noé, Abraham, Isaac, Jacob jusqu'à Joseph.

Avec l'incarnation de Jésus Christ, la foi devient témoignage d'une expérience concrète, d'une rencontre, de libération du mal, de pardon, de miséricorde, de victoire sur la mort, de gloire. Cette expérience engendre une affection de l'homme envers Jésus Christ à laquelle Jésus Christ répond par une affection plus grande encore. Paul est l'homme nouveau saisi par Jésus Christ et rendu dans le baptême créature nouvelle qui, embrassé avec Pierre, donne sa pleine forme à l'Église et permet à chacun de nous de rencontrer effectivement Jésus Christ aujourd'hui.

Toutes les images sont extraites des cycles de mosaïques de la basilique de Montréal.

- 01 Création du ciel et de la terre
- 02 Création de la lumière et des ténèbres
- 03 Création des eaux
- 04 Séparation de la terre des eaux
- 05 Création des astres
- 06 Création des animaux
- 07 Création d'Adam
- 08 Adam conduit dans le jardin d'Eden
- 09 Création d'Eve
- 10 Eve présentée à Adam
- 11 Dieu ordonne à Noé de construire l'arche
- 12 Construction de l'arche
- 13 Entrée des animaux dans l'arche
- 14 Le Déluge universel
- 15 Sortie des animaux de l'arche





Exercices de la Fraternité

- 16 Alliance de Dieu avec Noé
- 17 Visite des trois anges à Abraham
- 18 Hospitalité d'Abraham
- 19 Dieu ordonne à Abraham de sacrifier Isaac
- 20 Le sacrifice d'Isaac
- 21 Rencontre d'Isaac et de Rebecca au puits
- 22 Le voyage d'Isaac et Rebecca
- 23 Isaac bénit Jacob
- 24 Le songe de Jacob
- 25 La lutte de Jacob avec l'ange
- 26 L'Annonciation
- 27 La Visitation
- 28 La Nativité
- 29 L'adoration des mages
- 30 le songe de Joseph
- 31 La fuite en Égypte
- 32 Présentation au temple
- 33 Jésus parmi les docteurs de la loi
- 34 Le baptême de Jésus
- 35 Guérison du lépreux
- 36 Guérison de la main desséchée
- 37 Guérison de l'hémoroïse
- 38 Guérison de la belle-mère de Pierre
- 39 Guérison de la femme courbée
- 40 Guérison de l'hydropique
- 41 Guérison des dix lépreux
- 42 Guérison des deux aveugles
- 43 Guérison du paralytique
- 44 Guérison des estropiés et des aveugles
- 45 Guérison d'un paralytique
- 46 Jésus Christ et la samaritaine
- 47 La multiplication des pains et des poissons
- 48 Résurrection du fils de la veuve de Naïm
- 49 Résurrection de la fille de Jaïre
- 50 Résurrection de Lazare
- 51 Transfiguration
- 52 Marie-Madeleine lave les pieds de Jésus
- 53 La dernière cène
- 54 Jésus devant Pilate
- 55 La Crucifixion





L'art en notre compagnie



- 56 La Descente aux enfers
- 57 Les femmes au tombeau
- 58 Noli me tangere
- 59 La rencontre avec les disciples d'Emmaüs
- 60 Le repas à Emmaüs
- 61 « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant ? »
- 62 L'incrédulité de Thomas
- 63 La Pentecôte
- 64 Conversion de Paul
- 65 Baptême de Paul
- 66 Paul fuit Damas
- 67 Remise des lettres à Timothée et Tite
- 68 Rencontre entre Pierre et Paul







Index

MESSAGES ENVOYÉS

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

MESSAGE DE SA SAINTETÉ BENOÎT XVI	3
Vendredi 24 avril, le soir	
INTRODUCTION	4
MESSE — HOMÉLIE DU PÈRE MICHELE BERCHI	12
Samedi 25 avril, le matin	
PREMIÈRE MÉDITATION — « <i>Nous avons cru et reconnu que tu es le saint de Dieu » (Jn 6, 69)</i>	13
MESSE — HOMÉLIE DE SER LE CARDINAL STANISLAW RYLKO	30
Samedi 25 avril, l'après-midi	
SECONDE MÉDITATION — La contemporanéité de Jésus Christ	36
Dimanche 26 avril, le matin	
ASSEMBLÉE	51
MESSE — HOMÉLIE DE DON PINO	69
MESSAGES REÇUS	70





72

75









